

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)

76^e ANNÉE. — N° 6

HEBDOMADAIRE
140, Fbg Saint-Honoré
PARIS-8^e

Téléphone : Elysées 21-15

ABONNEMENTS :
Trois mois... 20 francs

Rédacteur en chef :
Pierre IMBOURG

LE JOURNAL DES ARTS

31 OCTOBRE 1940

LE NUMÉRO
1 fr. 50

Paraît
le JEUDI

En Vente :
140, Fbg Saint-Honoré
PARIS-8^e

Images de Paris

Saint-Germain de Charonne

par Jean BABELON

Conservateur du Cabinet des Médailles à la Bibliothèque Nationale

« La Campagne à Paris ». Du portefeuille de Jahan, où sont groupées sous ce titre tant de savoureuses images d'un Paris qui se dissimule pour survivre : fermes de jadis, relais de poste, cours et enclos, étables oubliées par le temps, j'ai extrait ce portrait d'une église de village. Portrait, car c'est bien un visage humain que nous présente cette bonne vieille en coiffes qui s'est arrêtée là pour toujours, debout, sur ses béquilles.

On l'aborde par un grand escalier en pyramide, qui aboutit à des terrasses en chicane, où pend une rouge vigne-vierge. Au sommet se dressent des murailles aux lourdes épaules, dominées par un clocher compact, étayé de contreforts sans ornement. Pour chapeau, un toit pointu à quatre pans. Sous les abat-sons jumeaux, il y a une horloge dont le disque administratif reçoit les conseils d'un cadran solaire. Franchissez une petite porte à gauche du portail couronné d'un fronton classique, et vous voici dans le cimetière paroissial : c'est Saint-Germain de Charonne, la plus ancienne église rurale qui subsiste en marge de la Ville.

La campagne... rien ne la rappelle plus en ces parages que les feuillages épargnés par les fort vilaines bâtisses du faubourg, et des murs tout neufs de brique rouge, ou encore les arbres qui surplombent la tranchée du chemin de fer de ceinture, à l'entrée du tunnel du Père Lachaise, et ceux du château de Bagnolet, devenu l'hôpital Debrousse. Quelques noms aussi nous révèlent que les lauriers sont coupés, comme celui de la rue des Orteaux, ou des jardins (et non pas des orties), sans compter l'inscription bucolique dont un particulier du voisinage qui avait des lettres, décora sa maison des champs : *Deus nobis haec otia fecit.*

Charonne, qu'on appelait Cadarona au temps de Robert le Pieux, et Bagnolet au xvi^e siècle, ne fait partie de Paris que depuis 1859. Le sanctuaire qui s'élevait ici-même dès le xi^e siècle avait pris pour patron saint Ger-

main d'Auxerre, qui, dit une légende aimable, avait rencontré en ces lieux sainte Geneviève enfant. C'est un village de vigneron qui s'épandait alors sur le coteau; il appartient à l'abbaye de Saint-Magloire, fondée par Hugues Capet dans la Cité... L'église fut restaurée au xiii^e siècle, reconstruite dans le dernier quart du xv^e, incendiée au xvii^e, réparée en 1737, enfin consolidée, mais non pas embellie, au xix^e.

La princesse de Lamballe et Fouquier-Tinville habitaient quasiment à l'ombre de ce clocher. Dès le 5 avril 1789, les Charonnais, qui furent toujours d'opinions avancées, demandaient que la Bastille fût démolie... mais c'était pour ériger à sa place une statue de Louis XVI. Leurs gardes nationaux furent des premiers à proclamer la Commune, et M. Henry Bidou assure qu'ils sont toujours blanquistes.

L'intérieur de l'église ne nous dit rien de tout cela. On y respire, près des allées paisibles du champ des morts, un encens rustique. Le chœur est terminé par un mur plat, les quatre travées de la nef, flanquées de bas-côtés, sont voûtées d'ogives, et datent de la fin du xv^e siècle, mais sur les piliers qui soutiennent le clocher, courent les feuillages qu'aimèrent les tailleurs de pierre du temps de Saint Louis : fougère, trèfle et vigne.

Ce n'est pas un grand chef-d'œuvre que Saint-Germain de Charonne, et les antiquaires y trouvent moins à admirer qu'à Saint-Pierre de Montmartre, par exemple, mais sa modeste campagnarde lui prête un charme singulier, quand on l'aperçoit à l'improviste en montant la rue de Bagnolet, parmi les bâtisses ingrates d'un quartier construit à la diable. Il n'en est point d'autre à Paris qui ait plus de bonhomie et d'ingénuité.

Aidez-nous
Abonnez-vous



La modeste et campagnarde église de Saint-Germain-de-Charonne
(Photo Archives Jahan)

Saint-Germain de Charonne
avant Brasillach in
LE JOURNAL DES ARTS
31 octobre 1940

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer,
Cécile Dugas, Anne Brassié,
Bruno Bardèche, Philippe d'Hugues

Cotisations : CHF 50.-/40 Euro. À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre de P. Junod (ARB), ccp 17-636362-6 Genève.

France : Chèque en Euro à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ;

IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Mandat postal international en CHF sur le CCP 17-636362-6-Genève

SOMMAIRE

Pages 3-4 :	En Bref : <i>La nostalgie de Jean-Marie Le Pen, À la découverte des racines de Robert Brasillach ; Brasillach, première victime de la cosmopolice ; Le coup de cœur de Jérôme Garcin : Port de l'angoisse ; La semaine de Christine Clerc ; Demandez le programme...</i>
Pages 5-7 :	Revue de presse : <i>La Collaboration dans tous ses états ; Brasillach et Rebatet épistoliers ; Brasillach et Bardèche, toujours présents !</i>
Page 8 :	<i>Une chanson contre Brasillach</i>
Pages 8-11 :	<i>Pendant ce temps, les écrivains écrivaient, J. Mabire.</i>
Page 11 :	<i>Toujours les années noires..., J.-P. Angelelli</i>
Pages 12-13:	<i>Une lettre inédite à Robert Brasillach, Le Bulletin Célinien</i>
Pages 14:	<i>Les persécutions antijuives et l'opinion française en 1942</i>
Pages 14-20 :	<i>Brasillach sur le Net</i>
Pages 21-23 :	<i>Le fascisme immense et rouge, A. Douguine ; le Cimetière de Charonne, Rivarol n°2941</i>
Pages 24-27 :	<i>Brasillach sur le Net ; Alberto Moravia, Rivarol n°2956</i>
Pages 28-29 :	<i>Ma Semaine tragique, F. Brigneau</i>
Pages 30-31:	<i>Que retenir de son héritage ? A. Leucate</i>
Page 32 :	Notes de lecture : <i>Bête, méchant et hebdomadaire, une histoire de Charlie Hebdo (1969-1982) de S. Mazurier ; Les Parias de Ch. Dolbeau</i>
Page 33 :	<i>Riposte Laïque et Brasillach</i>
Pages 34-37:	<i>Les Poètes maudits : pour réparer quelques oublis, L. Arnoux</i>
Pages 38-39:	<i>A Propos des Poldèves...</i>

« Dans les *Cahiers* et *Bulletins*, il est bon de faire connaître tout ce qui se dit et s'écrit sur Robert, pour l'information des Amis et pour ceux qui s'intéressent à Robert quelles que soient leurs raisons. Toutefois, je pense qu'il nous faut être prudent et limiter cela aux écrits de bonne foi. Aussi je dois dire que j'ai été plus que gêné de ce que j'ai pu lire dans le dernier *Bulletin*, jugeant le texte faux, vulgaire et pas à sa place. Les ennemis de Robert sont encore nombreux et nos lignes ne sont pas leur vitrine. Nous avons vu le mal fait récemment par un livre sur Robert qui sert officiellement de référence à beaucoup... » Xavier Michaux, membre des Amis de Robert depuis 50 ans.

Notre ARB fait référence à l'extrait, paru sous la rubrique « Ils ont parlé de Brasillach », de l'ouvrage de Jonathan Littel, *Les Bienveillantes* (2006). On se souvient des commentaires dithyrambiques provoqués dans la grande presse par ce brûlot, consacré par le Grand prix du roman de l'Académie française, mais aussi par le prix Goncourt. Cet écrit nauséabond, dans tous les sens du terme, est truffé de passages comme celui qui évoque une rencontre imaginaire avec Brasillach ; aucun lieu commun, aucun cliché, aucune image dégradante ne sont épargnés au lecteur. Qu'un tel ouvrage fût de la sorte couronné en dit long sur l'état moral des élites intellectuelles qui font l'opinion ; c'est aussi la raison pour laquelle nous avons tenu à en reproduire un passage significatif. Ce texte nous paraissait se suffire à lui-même ; peut-être aurions-nous dû le faire précéder d'un chapeau. Nous en donnons acte à notre ARB.

☞ *La nostalgie de Jean-Marie Le Pen*

Au terme de soixante ans d'une vie politique plus que remplie, dont près de quarante passées à la tête du Front national, combien Jean-Marie Le Pen a-t-il prononcé de discours ? Des centaines ? Des milliers ? Pour sa dernière allocution, en tant que président du FN, Jean-Marie Le Pen a fait... du Jean-Marie Le Pen. L'émotion en plus, lorsqu'il a retracé le fil de sa vie et les camarades de combat perdus. Le leader d'extrême droite a, pour la énième fois, dressé le portrait d'une France décadente et déchue de son rang, déplorant la "ruine" de son modèle économique et sociale, la montée de l'islamisme, l'insécurité, la corruption, la "vassalisation de la France"... Il a longuement dénoncé les "manipulations contre le Front national" et la "persécution judiciaire et médiatique orchestrée par la police de la pensée", dont il s'estime victime à la suite de ses nombreux "dérapages", qu'il a rappelés au passage : "Durafour crématore", "détail de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale", "inégalités de races"... A 82 ans, Le Pen n'a pu s'empêcher de regarder dans le rétroviseur. Il a comparé la France qu'il connut jeune à celle d'aujourd'hui, laissant percer une nostalgie qu'on ne lui connaissait pas. "Lors de mon entrée dans la vie politique, à l'école du curé et à celle de la République, on apprenait aux enfants de France à l'aimer, à la chérir au point de la défendre au prix de sa vie s'il le fallait", a-t-il lancé en guise d'introduction, sur le thème de l'enseignement et de la fin de la méritocratie. Né en 1928, Le Pen a débuté sa carrière comme député poujadiste sous la IV^e République. Poursuivant la même veine, il encense la société des Trente glorieuses, celle du général De Gaulle - qu'il combattit féroce - puis de Georges Pompidou une "société au progrès matériel et social constant, avec un chômage minime et une progression régulière du niveau de vie", alors que celle d'aujourd'hui souffre d'un "chômage massif", "sacrifiée par des décennies de démagogie". Quand il regarde le chemin parcouru, "les brûlures de l'hostilité, les injustices, les diffamations, les condamnations, les déceptions, les trahisons s'estompent dans le flou des souvenirs. Foin des regrets et des remords", souligne-t-il. Le Pen ajoute: "Le passé fut si beau en somme qu'il ne faut blâmer le destin." La phrase figure entre guillemets dans son discours écrit, mais la référence est vierge. Les initiés auront reconnu l'emprunt au Testament d'un condamné, l'un des poèmes de Fresnes de l'écrivain Robert Brasillach, condamné à mort à la Libération. Comme un ultime pied de nez au politiquement correct...

Romain Rosso,
L'Express, 16 janvier 2011

A la découverte des racines de...

ROBERT BRASILLACH

Né à Perpignan (66) le 3 mars 1909, exécuté au fort de Montrouge (92) le 6 février 1945, Robert Brasillach est le fils d'Arthémile Brasillach (lieutenant d'infanterie, 1882-1908) et de Marguerite Redo (1885-1971). Son arrière grand-père Brasillach était douanier (1819-1877), son arrière grand-père Redo était boucher (1833-1914). Il avait une sœur, Suzanne, mariée en 1934 avec l'écrivain Maurice Bardèche.

☞ *Brasillach première victime de la cosmopolice*

Désormais animée par l'avocat suisse Philippe Junod, l'Association des Amis de Robert Brasillach ne se contente pas d'éditer un passionnant bulletin touchant notamment à la vie et à l'œuvre de l'auteur des *Sept Couleurs*, mais à toute la vie littéraire – et donc politique – européenne.

Elle a aussi l'ambition d'organiser régulièrement des rencontres. Par exemple, à Paris, des dîners qui pourraient avoir lieu tous les trois mois. Le dernier, qui s'est déroulé le 5 juin dans une ambiance sympathique et étonnamment jeune, réunissait une quarantaine de convives autour d'un invité d'honneur qui n'était autre qu'Eric Delcroix, « tombeur » dans l'Oise du numéro deux du RPR Jean-François Mancel et qui, à ce titre, peut se vanter d'avoir accéléré la décomposition du parti gaulliste.

Toutefois, ce n'était pas pour raconter sa campagne que le courageux avocat était présent pour montrer la filiation dans les méthodes de ce qu'il appelle dans un raccourci saisissant la « **cosmopolice** » entre le procès de Brasillach, condamné à mort et exécuté non pour ce qu'il avait écrit mais pour ce qu'il était : un maître à penser pour la jeunesse, qu'il fallait absolument éliminer, et les lois Pleven et Gayssot, qui ne châtent pas **ce qui** est écrit mais **qui** est écrit mais **qui** a écrit. Les déviants étant poursuivis non pas même pour délit d'opinion mais pour délit d'intention (réelle ou supposée)

Ce n'est pas à RIVAROL que l'on dira le contraire !

Rivarol, 20 juin 1997

☞ *Le coup de coeur de Jérôme Garcin : Port de l'angoisse*

Pourquoi diable, en 1969, le ténor du barreau Jacques Isorni, avocat de Brasillach et de Pétain, a-t-il eu à coeur de défendre un ancien bagnard de 37 ans, Pierre Bouchet, accusé d'avoir tué Joséphine Gardil, la gérante d'un bar louche de La Rochelle dont il était l'épisodique amant ? Pour une simple raison : il était convaincu de son innocence. Le temps d'un bref roman (augmenté de photos d'époque), l'avocat Emmanuel Pierrat prend un malin plaisir à se glisser dans la peau de son célèbre confrère et à lui prêter sa plume pour retracer l'histoire d'un crime passionnel jamais élucidé. Car le coupable pressenti n'a pas été jugé. Reste l'intrigue, digne du meilleur Simenon, qui fut longtemps rochelais.

Jérôme Garcin

Le Nouvel Observateur, 22 juillet 2010

☞ *La semaine de Christine Clerc*

Douceur de lire au lit le jour de la *Fureur de lire*. Je relis *Comme le temps passe* de Brasillach (Plon). Méditation sur les poupées, qui cessent un jour – pourquoi ? – d'être aimées des petites filles, sur le rôle irremplaçable des greniers, avec leurs malles d'osier pleines de trésors. Nulle part je n'ai lu des pages aussi sensibles et belles sur le passage de l'enfance à l'adolescence. On me dira que Brasillach fut un salaud. Mais Céline, qui a les honneurs de la presse de gauche et de droite pour sa correspondance avec Gallimard, ne le fut-il pas aussi ? Brasillach, au moins, paya son ignominie de son exécution. Il mérite aujourd'hui, tout autant que Céline, d'être réhabilité : comme très grand écrivain.

Christine Clerc

Le Figaro Magazine, 26 octobre 1991

☞ *Demandez le programme...*

« Caractères » : Eric Neuhoff, journaliste un peu précieux et assez prétentieux du *Figaro Madame*, présente son dernier livre *Actualité françaises*. Le héros Frédéric Valentré va mourir. Il sera fusillé ce matin de 1945 pour « intelligence avec l'ennemi ». doué pour tout, ce provincial écrivain qui a raté le Goncourt dirigeait l'hebdomadaire le plus pro-allemand de Paris. Portait d'un « coupable », d'un « traître » qui refuse de se renier. L'histoire de Brasillach lui laisse derrière lui une œuvre et une légende.

Caroline Parmentier

Présent, 14 février 1992.

La collaboration dans tous ses états (Otto Abetz et Robert Brasillach)

Deux ouvrages à caractère biographique reviennent sur la France de l'Occupation par le biais d'acteurs importants du versant le plus noir de son histoire, le diplomate allemand Otto Abetz et l'écrivain français Robert Brasillach. Le premier, oeuvre d'une historienne autrichienne, prend pour centre de gravité les années sombres, quand Abetz était à son zénith. Le second, qu'on doit à une universitaire américaine, place le curseur sur le début de l'année 1945, quand sonne l'heure des comptes pour Brasillach. Ces regards, à la fois savants et extérieurs, utiles pour dépasser nos débats franco-français, attestent aussi qu'a vécu la biographie classique, qui déroulait sans accroc le fil d'une vie dont tous les moments étaient équivalents.

Né en 1903, Otto Abetz milite tôt dans les mouvements de jeunesse allemands. En 1930, il contacte à Paris Jean Luchaire, briandiste convaincu, animateur de Notre temps, où écrivent Pierre Brossolette et Jean Prévost. Des rencontres entre jeunes des deux pays s'ensuivent. En 1934, Abetz quitte son emploi de professeur de dessin à Karlsruhe pour un poste d'expert en questions françaises au bureau Ribbentrop. Tout en s'alignant sur la doctrine nazie, il cultive ses relations dans les cercles intellectuels parisiens. Fin 1935, le Comité France-Allemagne voit le jour. La séduction dont use Abetz touche ses limites en juin 1939 quand, perçu comme l'agent d'influence qu'il est, on le déclare persona non grata en France. Nommé ambassadeur d'Allemagne en août 1940, il revient à Paris par la grande porte. Il veut rallier l'opinion française à la collaboration et manipuler en souplesse le gouvernement de Vichy, où Laval joue la carte allemande. L'ambassadeur tisse patiemment sa toile, y prenant syndicalistes, patrons, acteurs politiques et culturels. Le renvoi de Laval, le 13 décembre 1940, porte un coup à cette stratégie collaboratrice au plus haut niveau sans qu'Abetz relâche son jeu politico-culturel. Il touche à tout, apportant son concours à la Légion des volontaires français, demandant, de son propre chef, que les juifs des camps de la zone nord soient déportés vers l'Est. Fin janvier 1942, ses bons et loyaux services lui valent d'être promu au rang SS de *Brigadeführer*, général de division. Écoulé des plus hautes instances nazies, il passe le plus clair de son temps à Berlin entre janvier et avril 1942. Ces longues escapades au coeur du

dispositif de décision du III^e Reich attestent le rang et l'influence du personnage. Elles sont aussi le signe d'une position qui se fragilise. Abetz voit, en effet, son étoile pâlir à Berlin. Cette éclipse tient au fait qu'il a manoeuvré pour le retour de Laval sans en avoir informé Ribbentrop. Ce dernier ne l'oubliera pas. Il a beau resserrer la collaboration avec Laval et aggraver la persécution antisémite en poussant à l'introduction de l'étoile jaune en zone occupée, son discrédit s'accroît. Convoqué et retenu à Berlin à la fin de 1942, il ne regagne Paris qu'un an plus tard pour négocier dans une phase de tension extrême avec Vichy. Cette ultime tractation, par laquelle il obtient que Pétain et Laval restent en place, est son chant du cygne. Confiné après août 1944 dans la surveillance du gouvernement fantoche de Sigmaringen, il n'est plus qu'un ambassadeur *in partibus* pratiquant une caricature de collaboration. En décembre 1944, il est destitué non sans que Hitler lui décerne peu après une haute distinction. Arrêté en octobre 1945, il est jugé en juillet 1949 à Paris. Il a voulu, plaide-t-il, « limiter les dégâts dans la mesure du possible ». Son avocat ne convainc pas en arguant « qu'il n'était qu'un petit personnage dans la dépendance étroite de chefs puissants et féroces ». Condamné à vingt ans de prison, il rédige des Mémoires où perce une nostalgie irrépressible pour le régime nazi. D'actifs réseaux font campagne pour sa libération. En avril 1954, c'est chose faite. Jusqu'à sa mort accidentelle, en 1958, il tentera de réhabiliter son image. De fait, ce dignitaire du III^e Reich, qui excella à porter les couleurs nazies en affectant de s'en distancier, conserve dans la mémoire collective les traits d'un diplomate distingué, marié à une Française, qui se serait efforcé d'atténuer les violences hitlériennes. L'ouvrage de Barbara Lambauer tord le cou à cette bluette en livrant toutes les pièces d'un dossier fort lourd. Elle prend ainsi le contrepied d'Eberhard Jäckel, qui, dans *La France dans l'Europe de Hitler*, paru en 1968, avait campé Abetz en francophile et exécutant de second ordre. Elle y a eu d'autant plus de mérite qu'Abetz ayant été, par sa fonction, mêlé à toutes les facettes de la collaboration, le chantier était immense. Avec une fougue contenue et une expertise indiscutable, Barbara Lambauer ruine des représentations qui passaient du baume sur les plaies des mémoires allemande et française.

Avec pour toile de fond la même période

et un même souci d'éclairer un destin individuel, l'ouvrage qu'Alice Kaplan, professeur de littérature à Duke University, consacre à Brasillach emprunte à une veine composite et plus intuitive. L'auteur rappelle, à grands traits et avec talent, le parcours de ce normalien devenu critique littéraire de *L'Action Française*, puis rédacteur en chef de *Je suis partout*. Prisonnier de guerre en 1940, il est libéré en avril 1941 sur l'intervention d'Abetz. Le pamphlétaire devient un des hommes les plus en vue de la collaboration. Il s'en prend violemment aux juifs, aux caciques du Front populaire (avec une haine recuite contre Georges Mandel et Jean Zay, qui seront assassinés). Il vomit la République, «vieille putain agonisante, garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche». Mais le noeud du projet d'Alice Kaplan est de reconstituer le procès de Brasillach clos par une condamnation à mort exécutée le 6 février 1945. Elle s'intéresse donc à ses protagonistes, disséquant positions et itinéraires individuels du procureur général et de l'avocat de Brasillach, sondant les jurés. Pour évoquer ces seconds rôles négligés, l'auteur use de techniques à mi-chemin des approches historique et romanesque. Partie sur leurs traces avec de maigres indices, elle furète dans les archives privées et publiques, sollicite les souvenirs de leurs proches et sillonne leurs quartiers éventrés un peu à la façon du Modiano de Dora Bruder, du Rouaud des Champs d'honneur. De l'imprimeur d'Aubervilliers, de l'ingénieur de Saint-Maur, de l'employé de Villetaneuse, du technicien militant communiste, on saura finalement peu de choses. Reste le procès lui-même. Brasillach y tient la dragée haute à l'accusation : « Je ne puis rien regretter de ce qui a été moi-même. » Son avocat se trompe de plaidoirie, brillant quand il eût fallu convaincre. Quant à la pétition rédigée pour réclamer la grâce de Brasillach, à l'initiative de Jean Anouilh, Marcel Aymé et François Mauriac, on sait que le général de Gaulle décida de ne pas y céder. Il s'en justifia, de façon elliptique quoique transparente, dans ses *Mémoires de guerre*, à propos des écrivains condamnés à mort : « S'ils n'avaient pas servi directement et passionnément l'ennemi, je commuais leur peine, par principe. Dans un cas contraire - le seul -, je ne me sentis pas le droit de gracier. Car, dans les lettres, comme en tout, le talent est un titre de responsabilité. » Alice Kaplan, qui ne cèle rien des monstrueuses pages noircies sous l'Occupation par le polémiste, le juge coupable. Elle déplore cependant qu'en le fusillant on l'ait érigé en mythique martyr innocent. Un mythe ?

Précisément non. Une figure exclusivement célébrée par sa famille d'extrême droite, ce qui est bien le moins. Il est des mots qui tuent toute potentialité de mythe, aussi sûrement que les balles d'un peloton d'exécution, tels ceux que Brasillach écrivit au lendemain des grandes rafles de l'été 1942 quand il proclama la nécessité de « se séparer des juifs en bloc et de ne pas garder de petits ».

Laurent Douzou, *Le Monde*, 2 novembre 2001

Brasillach et Rebatet épistoliers

Voilà longtemps que Brasillach et Rebatet n'avaient pas été réunis dans un catalogue d'autographes. C'est ce qui arrive en ce mois de septembre dans celui de Thierry Bodin (45 rue Abbé Grégoire, Paris 6^e ; tél. 01-45-48-25-31 ou <www.lesautographes.com>).

La lettre de Brasillach (400 €) est du 7 juin 1941 ; elle demande à Abel Bonnard, avec diplomatie, de bien vouloir envoyer à *Je Suis Partout* des articles... un peu moins longs.

La lettre de Rebatet (170 €) est du 3 mars 1970 ; elle est adressée à Jean-Paul Allardin, et, en même temps qu'elle nous rappelle certaines de ses préférences picturales, musicales et littéraires, elle nous livre sa vision très noire de l'humanité : « Il faut dire à l'homme que son seul honneur est d'avoir fait *L'Agneau mystique*, *Le Syndic des Drapiers*, *L'Enterrement du Comte d'Orgaz*, *la Vue de Delft*, *Les Ménines*, *L'Art de la fugue*, *Don Juan*, *la Tétralogie*, *Les Fleurs du Mal*, *Le Cimetière marin*, qu'il est souillé originellement, imparfait, qu'il n'est à la surface de l'univers qu'une poussière qui retournera en poussière. Ce sont de très vieilles vérités. L'Église se chargeait autrefois de les répandre. Elle ne l'ose plus aujourd'hui, ce qui la condamne du reste définitivement. C'est donc aux contemporains encore lucides de répéter ces choses à sa place. N'oubliez pas que je suis un agnostique complet... »



Le même catalogue contient une lettre plus longue de Marie Laurencin (600 €), le 26 juillet 1951, à Jean Denoël, à qui elle dit notamment : « J'ai émotion pour la mort du Maréchal. » Et, signalant une visite d'André Billy, elle conclut : « Il est du Nord comme mon père. N'oubliez pas, Jean, sur ma tombe : *Ci-gît une Septentrionale* » !

— RIVAROL

Brasillach & Bardèche, toujours présents !

NdlR. Le samedi 5 février 2005, les Nationalistes sociaux ont honoré la mémoire de Robert Brasillach et de Maurice Bardèche en se rendant sur leurs tombes au cimetière de l'église de Charonne à Paris; ils se sont souvenus également des patriotes tombés lors de la manifestation du 6 février 1934. Notre rédacteur en chef, Jean Castrillo, a pris la parole à cette occasion à la suite de madame Hélène Grimaldi, animatrice du Cercle franco-hispanique, de messieurs Pierre Sidas, président de l'Oeuvre française et Alberto Torresano, représentant de la Phalange espagnole.

Nos lecteurs trouveront ci-dessous, son intervention.

Chers amis et chers camarades,

Les nationalistes français considèrent comme un honneur de venir dans ce cimetière de Charonne, chaque année, pour se recueillir sur les tombes de Robert Brasillach et de Maurice Bardèche. Honorer leur mémoire c'est faire preuve de fidélité aux idéaux patriotiques qui les animèrent et qui justifient le combat politique que mènent toujours en 2005 les organisateurs de cette commémoration. Au souvenir qui nous lie à nos deux camarades nous joignons aussi celui des victimes du 6 Février 1934 dont le sacrifice fut en quelque sorte le symbole prémonitoire du drame qui allait survenir quelques années plus tard.

La Seconde Guerre Mondiale allait en effet après la Première plonger la France et l'Europe dans un drame dont nous subissons encore les funestes conséquences.

Certains dans notre pays clament haut et fort et d'une manière répétitive qu'il existe un devoir de mémoire à l'égard de certaines des victimes de la période 1940-1945, comme si les nouvelles générations devaient s'imposer une réflexion sélective. Nous assistons à cet égard, à l'heure présente à un véritable matraquage des consciences pour faire pénétrer en force dans tous les esprits un sentiment de culpabilité.

Et bien, mes chers amis et chers camarades, les souffrances qu'ont endurées nos nations européennes durant les deux

grandes guerres civiles à laquelle nos peuples se livrèrent auraient pu être évités s'ils s'étaient trouvés à leur tête d'autres dirigeants responsables que ceux qu'inspiraient les soi-disant idéaux démocratiques dont on nous rebat plus que jamais les oreilles. Robert Brasillach et Maurice Bardèche ont chacun leur tour, à la manière qui leur était personnelle, mis en lumière les complicités évidentes du capitalisme apatride et du marxisme, ces deux internationalismes dévastateurs dont nos nations ont souffert et dont elles subissent encore les méfaits.

Il nous arrive même d'entendre des voix de l'opposition nationale insinuer qu'il y aurait eu collusion entre les nationalismes européens et l'Union Soviétique. C'est faire injure à ceux qui versèrent leur sang dans le combat antibolchevique sur le front de l'Est et à tous nos camarades disparus.

C'est à ce devoir de mémoire auquel je suis moi-même personnellement attaché puisque j'ai participé à ce combat et je puis témoigner qu'il était juste et digne de respect.

Robert Brasillach, lui aussi, est mort en brave et nous devons, tout comme lui, refuser l'inacceptable et avoir le courage de le combattre.

Prenons donc exemple sur le peuple letton qui vient voici quelque mois d'ériger un monument à la mémoire de ceux qui luttèrent contre les bolcheviques sous un uniforme dont ils n'ont jamais rougi. Les Lettons eux aussi ont de la mémoire, celle de la tyrannie communiste et c'est leur devoir de s'en souvenir.

N'ayons donc pas peur de dire et d'agir, nous, les nationalistes français dans le sens authentique de l'Histoire et de nous battre contre les faussaires qui cherchent à l'occulter.

C'est là le devoir que nous imposent par leur exemple nos camarades Robert et Maurice qui vivent en nous de coeur, d'âme et d'esprit.

Militant n°555, 15 février 2005

UNE CHANSON CONTRE BRASILLACH

On trouve de tout sur Internet. Un écrivain d'extrême gauche a fait de la publicité pour un chanteur exotique qui a cru bon commettre une chanson sur le poète assassiné. Nous publions avec plaisir ces paroles, car il aurait été difficile de trouver ailleurs une telle accumulation de clichés, erreurs, approximations, fantasmagories et malhonnêtetés intellectuelles concernant notre frère au col dégrafé. On sent que l'auteur a pioché à droite à gauche (et surtout à gauche) les accusations les plus infondées de Kaplan ou de la presse communiste, et qu'il n'a pas lu la moindre ligne de Brasillach. Avec de tels ennemis, Brasillach n'a pas besoin d'alliés...

Paroles de *Brasillach 1945* Interprétées par Jann Halexander

Fou à lunettes, l'air perdu,
Ton corps pend,
Vive la foule,
Vive la mort de Brasillach,
Privé de fuite et de rêves,
Tu n'as pu rejoindre tes merveilleux camarades...
Adieu Uruguay ! Adieu Namibie !
Adieu aux rêves d'eugénisme !
Adieu Aryen ! Adieu Vilain !
Adieu la Vie, gloire aux corps morts !
Charlemagne est loin, et ta mémoire fond,
Tu les voyais partout, les corps d'hommes huilés,
Fou dans le noir, fou dans la nuit,
Fou collabo, mené à l'échafaud !

www.france-jeunes.net/paroles-jann.halexander

PENDANT CE TEMPS, LES ECRIVAINS ECRIVAIENT

A quoi s'intéressent donc les écrivains ? Peu se passionnent pour les événements d'Afrique du Nord. La plupart ont les yeux braqués sur leurs livres.

Les événements militaires et diplomatiques de la fin de l'année 1942 semblent avoir peu marqué les écrivains français. Ceux qui ont pris dès le début de l'occupation allemande une attitude collaborationniste n'estiment pas que les échecs allemands devant Moscou et Leningrad ni même l'entrée en guerre des Etats-Unis pourraient changer le sort de la guerre. Il leur paraît évident que les Allemands reprendront leur offensive sur le front de l'Est au printemps. Et les allers et retours en Libye et Cyrénaïque ne sont que des péripéties, qui ont pour premier effet de populariser le nom d'un nouveau chef de guerre du Reich : Rommel.

Aussi, chacun des grands écrivains collaborationnistes reste, imperturbable, au poste qu'il a choisi. Pierre Drieu La Rochelle, à la

direction de la NRF, s'appête à revenir à la fin de l'année au parti de Doriot qu'il avait quitté en 1938. Robert Brasillach assume la direction de *Je Suis Partout*. Pour Lucien Rebatet, la parution, en octobre, de son gigantesque pamphlet *Les Décombres* (65 000 exemplaires vendus en quelques jours, malgré la pénurie de papier) vaut un triomphe. Céline est furieux parce que *Les Beaux Draps* ont été saisis au début de l'année en zone libre, mais il va faire reparaître à Paris *Bagatelles pour un massacre* et *L'École des cadavres*. Alphonse de Châteaubriant, olympien, se replie sur *La Gerbe* et les groupes « Collaboration ». Son adjoint Marc Augier part pour le front de l'Est le 18 juin 1942 comme sergent de la LVF. Malade et évacué, il écrira un récit, *Les Partisans*.

Un nouveau voyage d'écrivains français en Allemagne a lieu en octobre 1942. Jacques Chardonne y participe et écrira à son retour un essai très engagé, *Le Ciel de Neieflheim*, mais en

limitera la diffusion à une centaine d'exemplaires. Marcel Jouhandeau a réussi à se faire « porter pâle ». André Fraigneau, le futur inspirateur des « Hussards » d'après-guerre a, en revanche, été du pèlerinage allemand, tandis que le critique Ramon Fernandez milite activement dans les Cercles populaires français, vitrine culturelle du PPF.

Singulière aventure dans le monde de la Collaboration : Alfred Fabre-Luce, qui a publié en 1942 une *Anthologie de la Nouvelle Europe*, dans l'esprit du temps, n'a pas demandé l'autorisation de la censure allemande pour le tome 2 de son *Journal de la France (août 1940-avril 1942)*. Aussi se retrouve-t-il en prison à Fresnes. Quant à Jacques Benoist-Méchin qui a quitté le gouvernement en septembre 1942, il rêve toujours d'une grande alliance militaire avec le Reich.

Si ceux que l'on commence à appeler les « ultras » sont plus bruyants, mais aussi les moins nombreux, toute une catégorie d'écrivains se contente d'afficher un pétainisme modéré.

Sacha Guitry, qui a intitulé en mars 1942, une de ses conférences *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain*, figure en août 1942 sur la « Black List » des citoyens français condamnés à mort par l'hebdomadaire américain *Life*. Car la mode des listes de proscription commence à se répandre. Il en faudrait plus pour troubler le tonitruant Henri Béraud qui écrit dans *Gringoire* replié sur Lyon, sa ville natale, des éditoriaux non pas pro-allemands, mais anti-anglais. Nuance. Paul Claudel, lui, n'a pas encore pris son virage gaulliste. L'année précédente, il fait paraître une ode extasiée sur le maréchal Pétain. Pour l'heure, il songe surtout à la carrière possible du *Soulier de satin* qui sera finalement joué à la Comédie-Française un an plus tard, le 25 novembre 1943, devant un parterre d'officiers allemands.

Une grande voix s'est tue cette année-là, celle de Léon Daudet, le commensal de Charles Maurras, « nationaliste intégral » et, bien entendu, maréchaliste. Il est mort le 1^{er} juillet 1942. Mais *L'Action Française* continue à défendre « la France, la France seule ». Ce qui est tout à fait dans le goût de l'Auvergnat Henri Pourrat, chantre de la paysannerie traditionnelle et du Normand Jean de La Varende. Pierre Benoît est aussi un fervent pétainiste, tout comme Daniel Halévy (qui n'est pas considéré comme juif au regard des lois raciales) et qui participe en 1942 à l'album du ministère de l'Information de Vichy : *Nouveaux destins de l'intelligence française* patronné par Paul Marion.

Bien qu'il ne jouisse pas de la même exemption qu'Halévy, Emmanuel Berl a rédigé quelques-uns des premiers messages du Maréchal (« La terre ne ment pas »). Il restera ce qu'il a toujours été, un esprit libre.

C'est un pétainisme modéré, plus tard associé à un gaullisme également raisonné que professe Thierry Maulnier en qui Zeev Sternhell verra bien à tort le modèle de l'intellectuel fasciste. Très tôt, il a condamné le choix collaborationniste, ce qui lui a valu les foudres de Rebatet. Publié en juin 1942 chez Lardanchet, son essai *La France, la guerre et la paix* est favorable à la Révolution nationale et à un « attentisme vigilant ». Il n'écrira plus d'article politique après novembre 1942.

Si beaucoup d'écrivains, en cette année 1942, se déclarent partisans du gouvernement de Vichy, d'autres encore plus nombreux se contentent d'écrire en évitant d'aborder des sujets trop sensibles. Leurs ennemis des deux camps les nomment les attentistes.

Un des plus représentatifs est sans doute Jean Giono qui a pourtant connu la prison en 1939 et la connaîtra à nouveau en 1944. Il a le tort d'avoir publié dans *La Gerbe* son roman *Deux cavaliers de l'orage*, et d'avoir reçu, en juillet 1942, un photographe dont les clichés figureront sur deux pages dans *Signal* en janvier 1943. Il sera ainsi classé parmi les collaborateurs, tout comme Henry de Montherlant, qui regrette déjà d'avoir publié *Le Solstice de Juin*. L'important ce n'est pas, pour lui, la situation militaire, c'est que *La Reine morte* entre en répétitions à la Comédie-Française à la fin de 1942.

Autre pseudo-collaborateurs : Paul Morand qui publie quatre livres en 1942, ou encore Jean Cocteau, qui est seulement l'ami très proche de quelques Allemands comme Arno Breker, dont il tient à présenter lui-même au mois de mai 1942 la fameuse exposition au musée de l'Orangerie.

N'est pas non plus collaborateur l'écrivain-diplomate Jean Giraudoux, même s'il rencontre Ernst Jünger chez Florence Gould, alors que son fils Jean-Pierre combat dans les rangs de la France Libre.

Colette non plus n'est pas collaborationniste. Mais elle est reconnaissante à ses amis, qui eux le sont, et qui ont fait libérer en février 1942, son mari Maurice Goudekot, arrêté par les Allemands quelques semaines auparavant.

L'aventure de Georges Simenon est plus curieuse. Installé en Vendée au château de Fontenay-le-Comte, il est soupçonné d'être juif et fait l'objet d'une très sévère enquête de la police française, alors que son frère est en Belgique un militant rexiste connu comme un Waffen-SS.

Comment ne pas classer encore parmi les attentistes, même s'il a publié son roman *Travelingue* dans *Je Suis Partout*, Marcel Aymé ?

Le public semble assez porté sur une littérature de « dépaysement » sans allusion politique, ainsi les livres de René Barjavel, de Roger Vercelet, de Paul Vialar, de Pierre Mac Orlan, d'Edouard Poisson, d'Albert Serstevens.

En cette année 1942, le plus grand succès du théâtre est la pièce de Jean Anouilh *Le Bal des voleurs* et le film le plus attendu *Les Visiteurs du soir* dont la sortie à lieu à Paris le 5 décembre 1942.

Il semble bien que les évènements d'Afrique du Nord frappent en premier lieu l'esprit des écrivains qui ont émigré en Amérique. André Maurois est peut-être le plus célèbre de ces émigrés. Il ne cache pas son pétainisme.

Jules Romains a, lui aussi, gagné New York avant de partir pour le Mexique en février 1942. Encouragé par Jacques Soustelle, il expédie des articles à *La Marseillaise*, journal gaulliste de Londres.

André Breton prononce tous les jours un speech de propagande radiophonique à l'*Office of War Information*. Le pape du surréalisme a retrouvé à New York ses amis Max Ernst et Yves Tanguy et il correspond avec Benjamin Péret, réfugié à Mexico.

Georges Bernanos est parti en Amérique du sud dès juillet 1938 et vivra sept années au Brésil. Il multiplie les messages antivichistes mais peu gaullistes.

Encore moins gaulliste est Antoine de Saint-Exupéry. Son livre *Pilote de guerre* est paru en février 1942 à New York et en novembre à Paris chez Gallimard, avec l'accord du lieutenant Heller. Mais à la suite de lettres anonymes le dénonçant comme un « communiste » - on n'est pas plus stupide - il sera interdit en décembre par les autorités allemandes.

Dans leur ensemble, les intellectuels sont lents à percevoir l'importance du débarquement anglo-américain. Il ne suscite guère d'engagement actif dans une Résistance encore embryonnaire.

La plus notable exception est celle de Jean Paulhan qui, pour sauver la maison Gallimard, mène un jeu subtil et parfois équivoque. D'une part, il soutient Drieu la Rochelle, qui fait reparaître la NRF depuis décembre 1940. D'autre part, il participe très tôt à la Résistance, dans le cadre du réseau dit du Musée de l'Homme, ce qui lui valut d'être arrêté en mai 1941, et libéré sur l'intervention de Drieu. Par la suite, il participera à la création du CNE, le Comité national des écrivains et à la publication des *Lettres françaises*, clandestines.

Jean Guéhenno qui a décidé de ne rien publier au grand jour sous l'Occupation, tient de ce qu'il nommera plus tard son *Journal des années noires* (édité en 1947). Il écrira en 1943 dans la clandestinité sous le nom de « Cévennes ». C'est aussi dans son *Journal* personnel qu'il écrit

François Mauriac. Il se partage alors entre sa propriété de Malagar et son domicile de Pardès (qui sera perquisitionné par la police allemande). Ce n'est qu'en juin 1943 qu'il rédigera, sous le pseudonyme de « Forez », son *Cahier noir* (Editions de Minuit).

L'attitude des communistes est assez semblable, même si leur choix remonte intellectuellement à juin 1941. Depuis novembre 1942, Louis Aragon et Elsa Triolet se sont discrètement réfugiés dans la Drôme à Dieulefit, protégés de loin par Drieu. Aragon ne participera aux *Lettres Françaises* qu'en 1943. Paul Éluard suit la même évolution.

Ayant longtemps marqué son respect pour le Maréchal, Joseph Kessel gagnera Londres au début de 1943. Il écrira avec son neveu Maurice Druon les paroles du *Chant des Partisans* ainsi que son roman *L'armée des ombres*.

Albert Camus a publié son roman *L'Étranger* en juin 1942 et a accepté en octobre 1942, à la demande de l'occupant, de supprimer le chapitre sur Kafka de son essai *Le Mythe de Sisyphe*. Comme il ne peut gagner l'Algérie, en raison du débarquement allié, il travaillera comme lecteur chez Gallimard. Sa *Lettre à un ami allemand* sera publié dans la clandestinité, mais il ne rejoindra effectivement le mouvement de résistance *Combat* que vers le mois d'août 1943.

Cette année 1942, Emmanuel Mounier, le fondateur du personnalisme, ancien professeur à l'école des cadres d'Uriage et collaborateur du mouvement pétainiste « Jeune France », la passe presque totalement dans une prison de Vichy. Finalement relaxé le 30 octobre 1942, il se réfugie à Dieulefit dans la Drôme pour écrire des essais philosophiques.

Benjamin de l'équipe de *Je Suis Partout* en 1937 et fervent disciple de Robert Brasillach à l'époque, Claude Roy amorce après novembre 1942 le visage opportun qui le conduira au communisme. Marguerite Donnadiou, qui ne deviendra Duras qu'en 1943 pour son roman *Les Impudents*, ne se soucie pas encore de résistance. Pour l'heure, elle est la secrétaire de la très officielle commission de contrôle du Syndicat des éditeurs.

Bien différent est l'itinéraire de Jean Prévost. Dans les premiers jours de novembre 1942, il présente devant l'université de Lyon sa thèse sur Stendhal. Mais, avec ses amis Dalloz et Le Ray, il songe depuis 1944 à faire du Vercors une forteresse de la future Résistance. Il gagnera lui-même le plateau au printemps 1944 et y trouvera la mort le 1^{er} août.

Grand ami d'Otto Abetz avant la guerre et d'Emmanuel Astier, Bertrand de Jouvenel,

replié à Argentat, observe et s'engage peu. C'est pour l'heure l'attitude d'André Malraux. En cet automne 1942, il quitte la Côte d'Azur pour Saint-Chamant, près de Brive. A ceux qui viendront le solliciter de rejoindre la Résistance, il répond qu'il est trop tôt. Il se concentre sur ses futurs livres. Le moment n'est pas encore venu où le « colonel Berger » fera une entrée fracassante, en mars 1944, dans un maquis de Corrèze. Au moins, se battra-t-il vraiment dans la brigade « Alsace-Lorraine », où il retrouvera l'écrivain cévenol, André Chamson.

Attitude plus estimable que celle d'un Jean-Paul Sartre. Prisonnier en 1940, rapatrié sanitaire en avril 1941, professeur de philosophie au lycée Pasteur puis à Condorcet, il achève à la fin de 1942 sa pièce *Les Mouches* qui sera publiée et jouée

l'année suivante avec l'accord des autorités allemandes. Sa compagne, Simone de Beauvoir, est l'objet de mesure disciplinaires, mais sans rapport avec la guerre. Elle est tout bêtement l'objet d'une plainte pour « incitation de mineure à la débauche » - il s'agit d'une de ses petites élèves. Les deux philosophes prétendront ultérieurement avoir fondé un réseau de résistance (Socialisme & Liberté). Mais il n'en est jamais question dans les cinq volumes des annales de la Résistance d'Henri Noguères, ni avant ni même après novembre 1942.

Jean Mabire,

*Pendant ce temps, les écrivains écrivaient
La Nouvelle revue d'Histoire n°3 ; nov./déc. 2002*

Toujours les années noires...

LA REVUE *Commentaire*, que dirige l'ancien barriste Jean Claude-Casanova, a publié dans son n° 120 (Hiver 2007-2008) des hommages à Henri Amouroux dont, sous le titre « Portrait d'un Girondin », celui d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Historien réputé dont les ouvrages font autorité, ce professeur honoraire au Collège de France a bien connu et fréquenté Henri Amouroux sous Mitterrand et il lui consacre des pages très sympathiques.

AMOUROUX, VICHY, PAXTON

Il commente évidemment son œuvre, notamment sa monumentale *Grande Histoire des Français sous l'Occupation* (Laffont) d'une façon qui suscite réflexions, voire critiques. C'est ainsi qu'après avoir salué en Amouroux un historien ayant tracé de Vichy « un tableau très noir certes mais par moments nuancé » et ayant apporté à « cette malheureuse époque la notion de complexité, chère à Edgar Morin » (penseur remis à la mode par Sarkozy qui lui a emprunté sa « politique de civilisation »),



Le Roy Ladurie affirme que dans ses derniers propos, Amouroux « ne pensait pas autrement » que l'historien américain Henry Paxton et ses disciples français. A savoir que le grand et vrai crime de Vichy ne fut pas la signature de l'armistice « quoi qu'en ait pensé De Gaulle », mais « bel et bien l'effective participation à la Shoah ». Ce qui rejoint une vulgate (officialisée par Mitterrand puis Chirac) que personne, surtout dans les milieux universitaires, ne se risquerait plus à contester.

Pourtant, s'il est exact qu'Amouroux a traité sévèrement de la persécution des juifs sous l'Occupation (voir le tome V de son *Histoire, Les passions et les haines, avril-décembre 42*), il affirmait en août 1997 dans un dossier du *Figaro Magazine* que l'administration de Vichy avait été un « moindre

mal » sur ce sujet et que les milliers de Justes français auraient été incapables à eux seuls de sauver les centaines de milliers de Juifs vivant sur le sol français en 1944 si l'Etat français n'avait pas fermé les yeux sur leurs agissements (déclaration reprise dans RIVAROL le 31/8/07).

Le Roy Ladurie admet d'ailleurs qu'en avril 2007, Amouroux avait été frappé de la justesse d'arguments développés par l'historien Jean-Pierre Azéma dans le mensuel *L'Histoire*. Or celui-ci y soutenait contre Henry Rouso, disciple de Paxton, que « les Rouges, plus encore que les Juifs, ont été l'objet principal de l'hostilité ou de l'animadversion en provenance de Vichy ». Ce qui, si notre mémoire ne nous trahit pas, était une opinion qu'avait justement émise Henri Amouroux dans un entretien très ancien accordé à *Valeurs actuelles*.

Ajoutons qu'en 1993, dans le remarquable livre de Pierre Rigoulot, *Les enfants de l'Épuration* (Plon), Le Roy Ladurie avait rendu hommage à son père Jacques Le Roy Ladurie, ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement sous Laval (et dans quelle époque dramatique !) alors qu'il l'avait beaucoup et injustement critiqué dans sa jeunesse après 1945, quand il avait brièvement milité au parti communiste. Le Roy Ladurie père avait d'ailleurs donné sa démission en septembre 1942 et rejoint ensuite la résistance nationaliste. Ayant bénéficié d'un non-lieu de la Haute Cour de Justice, il fut par la suite élu député. S'expliquant longuement sur ce « vichysto-résistant » dont il a publié les *Mémoires* (1902-1945. Flammarion-Plon 1997), le fils disait que son père n'avait pas tout connu de cette époque (notamment en 1942) et que le « problème juif était capital pour lui comme pour tout Français et en même temps n'était pas au centre de ses préoccupations ». Lui-même, vivant aussi en Normandie, avait été plus sensible aux 10 000 morts des bombardements anglo-américains sur Caen en juin 1944 qu'aux victimes du Vel' d'Hiv' : « On ne faisait pas de distinction entre ces cadavres...

sans doute avait-on tort »... Et il ajoutait que si « la Shoah est quelque chose de terrifiant, d'unique, on doit songer aussi aux quarante-cinq millions de victimes non juives de la Seconde Guerre mondiale ». De même, précisait-il, « pour mon père, comme pour ses contemporains, y compris les plus hostiles au nazisme, le problème juif n'était pas un problème majeur, en tout cas pas absolument central, je le répète. » Dont acte.

A PROPOS DE L'ÉPURATION

Toujours dans ses propos sur Henri Amouroux, Le Roy Ladurie revient sur l'Épuration que l'historien récemment décédé a longuement traitée dans les derniers livres de sa série — voir surtout les tomes IX et X, « *Les Règlements de comptes et La Page n'est pas encore tournée* » — et cite d'abord le chiffre de « dix mille exécutions sommaires ». Même s'il ajoute « et peut-être davantage... », il authentifie ainsi l'hypothèse la plus basse comme tant d'historiens postpaxtoniens, surtout les jeunes.

Henri Amouroux avait essayé dans un chapitre du tome IX (« Les exécutions sommaires : un essai de bilan ») de vérifier les différents chiffres cités. Le plus faible était le résultat de différentes enquêtes officielles effectuées après la guerre. Estimant leur « sous-estimation évidente », l'historien donnait des chiffres qui allaient du simple au triple, par exemple pour un département « sensible » comme la Dordogne (de 300 à 1 000 tués), pointait ici et là des « zones d'ombre », des « fosses communes » découvertes (quand elles l'ont été) très tardivement et des identités de cadavres (surtout victimes de l'épuration dite sauvage) restées inconnues. Sans oublier la difficulté des enquêtes se heurtant à des résistances administratives, politiques ou à des obstructions résistancialistes. S'il ne donnait pas de chiffres, Philippe Bourdrel dans son *Épuration sauvage* (Perrin, 1988-1991) allait jusqu'à une fourchette de 15 à 20 000 exécutions et

Robert Aron (trop oublié mais très proche des événements) poussait jusqu'à 40 000. Le dossier est-il définitivement clos ? Ou, comme en bien d'autres cas, l'évaluation est-elle « impossible » comme le pense Dominique Venner dans son *Histoire de la collaboration* (Pygmalion 2000) ?

Emmanuel Le Roy Ladurie dénonçait (après d'autres) « la gratuité de certaines fusillades, mitraillades, précédées par des tortures », « les scènes sauvages qui se déroulèrent à Nîmes, Lyon et autres » et déplore qu'il y ait eu sur les drapeaux de la France victorieuse (si peu) de 1944 « quelques gouttes de sang qui en plus d'une occasion fut versé de façon inutile, et maintes fois odieuse ». Mais au demeurant, pour lui, « rien n'excuse les horreurs commises par la Milice avant, et il faut le dire aussi, pendant la Libération ».

Ajoutons que Le Roy Ladurie ne parle pas (Amouroux, lui, l'avait fait) des autres condamnations, des « séqueles judiciaires » (l'indignité nationale, etc.), de l'opprobre qui frappa de longues années durant les familles des « collabos » après 1945 — et qui subsiste encore puisque certains « maudits » dissimulent leur passé dont rougissent leurs enfants. Mais il estime que Amouroux a eu « raison de parler en 1993 d'une page qui n'est pas encore tournée » et conclut : « Elle ne le sera pas de sitôt. » Surtout après Paxton...

Enfin Le Roy Ladurie traite de la survie actuelle des écrivains « collabos », « pas dénués de talent » mais dont « "on" (notons les guillemets) persiste sans beaucoup de succès à perpétuer la mémoire ». S'agit-il de Brasillach, Drieu, Morand ? Il ne cite pas de noms mais excepte de cet ostracisme Céline dont la « perpétuité est parfaitement garantie », insinuant qu'Amouroux aurait été très critique sur cette « céliolâtrie contemporaine » comportant « bien des points d'interrogation »... Que Le Roy Ladurie n'explique pas. Après Rebatet, Céline bientôt cible d'une charrette postépuratoire ? Par les temps qui courent, rien ne nous étonnerait.

Jean-Paul ANGELELLI.

LE BULLETIN CÉLINIEN

Périodique mensuel, 28^e année, n° 314, décembre 2009

Une lettre inédite à Robert Brasillach

Outre les lettres d'enfance et de jeunesse, le volume de la Pléiade consacré à la correspondance de Céline comporte de nombreuses lettres inédites.

En voici une adressée à Robert Brasillach, rédacteur en chef de *Je suis partout*. Rappelons les faits : c'est en mars 1939 qu'a lieu la première audience du procès en diffamation intenté contre Céline par le docteur Pierre Rouquès (1900-1952), membre du Parti communiste, mis en cause dans *L'École des cadavres*. En mai, Robert Denoël prend la décision de retirer de la vente les deux pamphlets de Céline suite à la promulgation, le mois précédent, du décret « Marchandeaup ». Dans son numéro du 26 mai 1939, *Je suis partout*, commente le retrait de la vente des deux pamphlets de Céline dans un écho ironique se terminant par cette interrogation : « Ferdinand, tu te dégonfles ? ». Le 2 juin, Céline envoie un droit de réponse qu'il intitule « En réponse à une petite lâche saloperie de votre numéro précédent », et en menaçant d'une action d'huissier. Brasillach répond à Céline qu'il ne peut publier cette lettre de cinq pages, au ton très vif. Elle demeure inédite à ce jour, hormis quelques extraits publiés dans le livre de Henri Poulain (voir *supra*). La réplique de Céline ne se fait pas attendre. Il adresse au rédacteur en chef une lettre, toute aussi vive, commençant ainsi : « Vous ergotez Brasillach, je ne vous traite pas de lope, ni de salope moi, si j'avais envie de le faire, je ne choiserais pas un prétexte. J'irais vous le dire en homme et en face. ». Le 21 juin, Céline et Denoël sont condamnés pour diffamation dans le procès Rouquès. Céline envoie alors à *Je suis partout*, toujours au nom du droit de réponse, avec mise en demeure par huissier, une version de sa précédente lettre réduite aux dimensions de l'écho auquel elle répond. L'hebdomadaire la publiera, en la faisant précéder d'un chapeau rédactionnel qui met, cette fois, uniquement en cause le gouvernement d'Édouard Daladier. Relativement rasséréné, Céline adresse alors à Brasillach cette lettre qui sera la dernière sur ce sujet.

[Peu après le 21 juin 1939.]

mon cher Brasillach

au moment où je suis sonné et comment ! (avec quels attendus féroces !) par la 12^e [chambre], vous comprendrez que je trouve amer d'être traité de dégonfleur par les antisémites farceurs. Amer et con.

Sans compter que depuis *Bagatelles*, viré de tous mes emplois médicaux je suis réduit exactement à rien matériellement. Ah ! si le quart vous advenait ! Quel Baratin ! quels numéros spéciaux !

[Une ligne illisible]

On ne lit pas les autres livres antisémités. *Je suis le seul qui tire*. Alors le Parquet se fout bien des autres. Mais moi, m'étendre est une joie savoureuse. Demandez à Lecache ! — à tu et à toi avec les ministres. Le Conseil des ministres a discuté des heures s'il fallait m'emboîter... sous un prétexte ou sous un autre. Lecache est allé dix fois au Parquet pour ce qui

me concerne. On dirait sans mégalomanie que le topo Daladier ² s'adressait à mes livres. Car enfin, qui est raciste et anti-anglais en France ?...

Non les antisémites « boomerang » genre Maurras qui partent en flèche, font le tour de l'objet, et reviennent dociles auprès du maître... n'ayant rien effleuré du tout...

Vous savez ce que Lénine pensait des mencheviks ³. Je pense de même exactement de vos mouvements. Vous attendez tous le coup de clairon pour plier bagages. Nous verrons ça. L'alibi classique, brissotin ⁴.

votre numéro sur la Révolution est admirable. Ceci dit, cruel miroir défraîchi. Combien textuel, impitoyable.

Bien à vous

Destouches

1. Bernard Lecache, président-fondateur de la LICA.

2. Paul Marchandeaudeau, auteur du décret-loi du 21 avril 1939, faisait partie (comme garde des Sceaux, ministre de la Justice, depuis le 1^{er} novembre 1938) d'un gouvernement présidé depuis le 10 avril 1938 par Édouard Daladier. Céline assimile à celui-ci le « topo » de son ministre de la Justice.

3. De même que Lénine prédisait que les mencheviks sociaux-démocrates ne tarderaient pas à se séparer des bocheviks révolutionnaires, de même Céline juge que les antisémites de la mouvance *Je suis partout* se sépareront d'une politique antisémite lorsque celle-ci deviendra radicale.

4. La lecture de ce mot est conjecturale. Il renverrait aux modérés de la Révolution française.

5. *Je suis partout*, n° 449 du 30 septembre 1939, « Numéro spécial sur la Révolution », contenant notamment des articles de Rebatet « Les Juifs et la Révolution » ; Bernard Faÿ « La Franc-Maçonnerie et la Révolution » ; Georges Ollivier, « La police politique a dirigé la Révolution ».

La transcription et les notes sont de Henri Godard. Voir aussi Marc Laudelout, « L'impossible rencontre » in Henri Poulain, *Entre Céline et Brasillach*, Le Bulletin célinien, 2003, pp. 68-74.

À noter que le centenaire de la naissance de Brasillach (1909-1945) est passé complètement inaperçu. Le mois passé, l'« Association des Amis de Robert Brasillach » a fêté à Genève cet événement. À cette occasion il a publié le n° 115 (automne 2009) de son Bulletin qui comprend notamment un hommage à Pierre Favre, le président-fondateur de l'association, ainsi qu'à Pol Vandromme qui signa, en 1956, la première monographie sur Brasillach. Ce bulletin est disponible auprès des ARB, Case postale 3763, CH 1211 Genève 3. La cotisation annuelle coûte 36 euros



LES PERSECUTIONS ANTIJUIVES ET L'OPINION FRANÇAISE EN 1942

La persécution des Juifs est devenue omniprésente dans le discours médiatique et donc dans la conscience publique actuelle. Tout laisse à penser qu'il n'en était pas ainsi en 1942-1943. Cette question n'était prioritaire ni pour les autorités ni pour l'opinion, hormis certaines associations humanitaires ou confessionnelles qui ont joué un rôle important dans le sauvetage des persécutés. Elle ne tenait qu'une place infime dans l'information, y compris dans la presse clandestine de la Résistance. La guerre dominait tout, avec ses cruautés innombrables, ainsi que l'Occupation. Les questions lancinantes qui se posaient quotidiennement à la population avait d'abord trait au ravitaillement et à l'espoir de libération des prisonniers. « c'était d'eux, à travers des millions de familles, que la France, surtout entre 1940 et 1943, se souciait. On avait toujours espéré leur retour ; écrit Pierre Andreu, ces sentiments restaient très forts. »

On se souvient des réponses du président François Mitterrand, interrogé en 1994 par Pierre Péan et Jean-Pierre Elkabbach. À Vichy même, en 1942, il n'avait pas prêté attention à la législation sur les Juifs. Ce n'était pas un sujet dont on parlait autour de lui. Les grandes rafles elles-mêmes lui avaient échappé.

Même son de cloche chez Georges Marchais, futur secrétaire général du parti communiste, travailleur en Allemagne en 1943. Dans ses confidences à Harris et Sédouy, il déclare qu'en novembre 1942, dans la grande usine de banlieue qui l'employait, personne ne savait ce qu'était la Résistance. Question des deux journalistes . « L'Allemagne et les Allemands, vous les voyiez comment ? » Réponse : « L'Allemagne, l'Allemagne... D'abord c'était la guerre, l'Occupation... on ne savait pas grand-chose... Les tortures, les camps de concentration, nous n'en savions rien à ce moment-là. »

Jean Mabire
NRH n°3 nov./déc 2002

BR@SILLACH SUR LE NET

@ Noblesse d'un fusillé. La chronique de Matthieu Baumier, *La Vie littéraire*, 4.2010

« Il y a peu de mois, un écrivain aurait eu cent ans. Il s'appelait Robert Brasillach et il ne manque pas de « personnalités » du monde littéraire pour faire en sorte, depuis de nombreuses années, que cet écrivain brillant, peut-être un des meilleurs de sa génération, n'ait jamais existé. On encense le vide mais on ignore Brasillach, tel est le signe pathétique de notre époque. *Notre avant-guerre, Comme le temps passe, Corneille, Les poèmes de Fresnes, son Histoire du cinéma*, et même *Les sept couleurs*, autant de livres que de petits lecteurs, critiques et/ou éditeurs ont poussé loin de leurs mains moites, apeurés à l'idée d'être contaminés. On préfère s'entredéchirer autour des mérites supposés ou non de la récente « diatribe » en eau de boudin de l'ancien éditeur Claude Durand (Seuil, Grasset,

Fayard, La Mort). Publiée sous pseudonyme, comme il se doit. La prétendue gauche française frémit pour peu de choses, on orgasme au rabais. C'est l'époque des guerriers manucurés qui veut cela. Comme si l'on pouvait être « contaminé » par la littérature. Ah, on jouit en lisant Céline en cachette de sa femme ou de son mec, ou encore en pensant que Houellebecq est un sommet d'anticonformisme, mais quand on voit une couverture de Brasillach, on change de trottoir, on se cache, on a peur de devenir vraiment le fasciste que l'on est sans le dire. Parce que, en matière d'intolérance, les ennemis de Brasillach, engeance vivant dans la sécurité de qui combat un mort, se posent là : on tue le mort, le fusillé, une deuxième fois, au moins, en l'ensevelissant sous un profond silence. Tout se passe comme si Brasillach n'avait pas vécu. Ses ennemis lui vouent le culte du silence, la

pire des intolérances fascisantes qui soient. On a l'antifascisme aisé quand il suffit de lever le pouce pour détruire jusqu'à la mémoire de l'Autre que soi.

Pourtant, en 1969, date des éditions de poche que j'ai en main, on trouvait *Les Sept couleurs* ou *Comme le temps passe* dans n'importe quelle librairie. Bien sûr, chacun savait que Brasillach avait été séduit par le fascisme, personne n'ignorait que Brasillach fût considéré, avec Drieu la Rochelle, autre écrivain dont il faudra faire l'éloge, comme «le grand écrivain fasciste de sa génération». Ce sont les mots présentant Brasillach dans l'édition de poche considérée. Il faut croire que nos prédécesseurs, les hommes de 1968 et 1969 étaient bien plus libres que les pauvres vagabonds de la vie que nous sommes devenus. Les éditions Godefroy de Bouillon ont *l'intelligence* de rendre disponible cette œuvre, depuis une dizaine d'années, de manière confidentielle évidemment. Ce n'est pas rien.

Il faut bien dire ce qui s'est passé : nous avons fusillé un écrivain. Personne

n'était obligé d'apprécier l'écrivain, pas plus que l'homme Brasillach. En fusillant un écrivain, après un procès bâclé, c'est le moins que l'on puisse dire, nous avons fusillé une *opinion*. Je répète : *nous avons fusillé une opinion*. Nous ne le savons pas vraiment ou pas encore, mais la *mort de la démocratie*, ce système politique dans lequel chacun doit être prêt à mourir pour que son Autre conserve la liberté de dire son opinion, quelle que soit cette opinion, date du 6 février 1945, du moment précis où le corps de Brasillach s'est écroulé dans la cour du Fort de Montrouge. C'est pourquoi nous ne demanderons aucun procès, aucun peloton d'exécution pour les nombreux écrivains ou prétendus tels qui errent dans le quartier latin, honteux admirateurs de tous les Hitler (s) rouges, auteurs de livres à la gloire de cet autre fascisme que fut le stalinisme. Qu'ils vivent en paix, dans la libre parole. Quant à nous, nous lisons Brasillach. »

<http://www.lavielitteraire.fr/index.php/chroniques/matthieu-baumier-avril>

@ Récit de l'exécution de R. Brasillach par Jacques Isorni

« A 8 heures 30, devant les grilles du Palais de Justice, se forme le cortège des six voitures noires qui doivent conduire à Fresnes les personnes requises par la loi et l'usage pour l'exécution. Tout le long du parcours un important service d'ordre constitué par des gardiens de la paix armés de mitraillettes. Aux abords de Fresnes, le service d'ordre est beaucoup plus dense. Dans l'allée de la prison des gardes mobiles font la haie. Nous attendons quelques instants avec les différentes personnalités devant la grille d'accès au grand couloir qui mène à la détention. (...) »

panpanculcul.wordpress.com/.../proces-verbal-de-lexecution-de-r-brasillach/

@ Robert Brasillach sur Metapedia

« Robert Brasillach. Nous ne jugeons un homme ni d'après son nom, ni d'après le nom de ses amis, ni d'après le nom de ses idées. L'enthousiasme militant dès 1937 pour une "Révolution Nationale" en France, marqué par le contexte de l'entre-deux-guerres où l'ennemi principal reste pour lui le communisme, a certes pris parfois en défaut sa lucidité (antisémitisme de veine anticapitaliste), il n'en reste pas moins un homme de lettres que nous saluons et qui, comme Sartre au final, excelle dans le domaine de la critique : *Portrait de Virgile*, *Les Quatre Jeudis*, *Histoire du cinéma*. Brasillach a été fusillé le 6 février 1945 au Fort de Montrouge parce que c'était un bouc-émissaire (beaucoup ont fait pire que lui), parce que c'est facile de tuer un écrivain (tous les bouchers et les politiciens le savent) et plus difficile de tuer un haut fonctionnaire ou un industriel. Finalement Brasillach a été... le Juif des résistants ! (...) » Suite :

fr.metapedia.org/wiki/Robert_Brasillach

@ Visite à Léon Degrelle

« Vous avez su, ma chère Angèle, que j'ai passé en Belgique la semaine où les cafés parisiens ont fait grève, non point, comme vous semblez l'insinuer, par un amour immodéré de la bière belge, laquelle est excellente, ni pour placer en des banques sûres des capitaux que je n'ai pas. Je vous raconterai quelque jour ce voyage, mais il faut d'abord que je réponde à la question un peu anxieuse que vous me posez: "Avez-vous vu Léon Degrelle?" Je reconnais bien là l'illogisme charmant de votre cœur et de votre esprit: vous aimez le Front populaire, et vous levez volontiers, au thé de vos amies, un poing d'ailleurs menu et délicieux, mais vous êtes sensible aux meneurs d'hommes, et le dernier-né de ces chefs, secrètement, ne vous déplaît pas. (...) » Robert BRASILLACH, *Je Suis Partout*, 20 juin 1936.).

www.voxnr.com/cc/d_france/EEElulZpuuCbEtqYZB.shtml

@ Résultats chronologiques pour Brasillach

1909 31 mars 1909 - Robert Brasillach Citations « Robert Brasillach » sur Wikiquote, le recueil de citations libre Aller à : Navigation , rechercher Robert Brasillach , né le 31 mars 1909 à Perpignan (Pyrénées-Orientales), fusillé le 6 février 1945. Dernière modification 2009/8/20 // fr.wikiquote.org/wiki/Robert_Brasillach.

Source : Wikiwix » Wikiquote - Robert Kubica gp - Pages Web associées
[fr.wikiwix.com/index.php?lang=fr&action=Robert ...](http://fr.wikiwix.com/index.php?lang=fr&action=Robert...)

1930 Dans sa biographie de Brasillach, William Tucker présente les grands mouvements « fascistes » des années 1930 (le nazisme, le mouvement rexiste belge, la phalange espagnole, etc.) comme des mouvements antimodernistes et utopiques. Pour lui, l'admiration que leur voue Brasillach nous permet de le classer en gros à l'intérieur du cadre de l'idéologie antimoderniste...

Source : Persée : Intellectuels, fascisme et antimodernité dans la France des années trente.
[www.persee.fr/web/revues/home/prescript ...](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript...)

1936 Le 11 juin 1936, Brasillach massacre *Mort à Crédit* qu'il juge ennuyeux. Céline éreinterait Brasillach dans *Bagatelles pour un massacre...* que Brasillach louera à la page 198 de *Notre avant-guerre !* Brasillach était cependant choqué par les violentes diatribes antisémites de Céline, considérant le racisme antisémite comme « une folie pure » mais lui propose d'écrire des articles pour *Je suis partout*, ce que Céline déclinera.

Source : Le Blog littéraire d'Enzo: March 2006 - Pages Web associées
leblogdenzo.blogspot.com/2006_03_01_archive.html

1937 Publié pour la première fois en 1937, *Comme le temps passe* est le roman le plus riche et le plus connu de Robert Brasillach, c'est aussi le roman de la jeunesse en quête de bonheur, qui fuit et qui renaît tour à tour. Roman du souvenir, de l'enfance et de la tentation, de la séparation et du retour, *Comme le temps passe*, c'est l'histoire de deux enfants de Tolède qui deviennent adultes en France ; « l'histoire de deux êtres qui peuvent se chercher, se perdre, se retrouver, sans jamais cesser d'être faits l'un pour l'autre », disait Brasillach. Publié pour la première fois en 1937, *Comme le temps passe* est le roman le plus riche et le plus connu de Robert Brasillach, c'est aussi le roman de ...

Source : Comme le temps passe: Amazon.fr: Robert Brasillach: Livres
[www.amazon.fr/Comme-temps-passe-Robert ...](http://www.amazon.fr/Comme-temps-passe-Robert...)

1938 « Lorsque je vois ce qu'on a osé faire du mot culture, je suis tout à fait d'accord. » Robert Brasillach, *Je suis Partout*, juillet 1938. L'antisémitisme est une des obsessions de Brasillach, pour lui les juifs sont à l'origine ou la cause de tous les maux. Brasillach est un fasciste de la première heure : « Tant pis pour ceux qui nous traiteront de barbares. "Quand j'entends parler de culture, s'est écrié un jour Monsieur Goering, je prends mon revolver." »

Source : Brasillach (1) André Bonet réhabilite Robert Brasillach - Perpignan-www.perpignan-

1939 Le 17 février 1939, Brasillach critique le pangermanisme de Céline dans son livre *L'Ecole des cadavres* où il traite ...

Source : Le Blog littéraire d'Enzo: Entre Céline et Brasillach - Pages Web associées
[leblogdenzo.blogspot.com/2006/03/entre-cline ...](http://leblogdenzo.blogspot.com/2006/03/entre-cline...)

1941 Ce second thème ne remplit que trois subdivisions de la Section (28-30), mais il est très important pour notre compréhension des attitudes de Brasillach. Ces sections furent reprises dans *Notre Avant-guerre* en 1941, avec des changements significatifs. Au milieu de ces réflexions, un autre thème s'impose: celui du fascisme contemporain. Brasillach commence, dans les deux versions, par décrire la situation des nationalistes dans tous les pays ...

Source : Littérature et révolutions en France
[books.google.com/books?id=OIOzA6IXyVQC&pg ...](http://books.google.com/books?id=OIOzA6IXyVQC&pg...)

1943 A partir de juillet 1943, des dissensions s'étaient établies entre deux partis à *Je suis Partout*. L'un représenté par Brasillach et deux de ses camarades, soutenait une politique de collaboration franco-allemande, mais réclamait que cette politique fût avant tout française. (Rien à voir avec la constance dans le fascisme que vous imputez à Brasillach). Les autres surnommés "ultras" désiraient aller bien au-delà de la politique de Vichy, ils désiraient une politique extrêmement ...

Source : Discussion:Robert Brasillach - Wikipédia - Pages Web associées
fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Robert_Brasillach

1944 Isorni ne connaissait pas Brasillach avant de le défendre. Il le voit pour la première fois au parloir de la prison de Fresnes en octobre 1944. Isorni décrit Brasillach : " Les longues journées de détenu, il les passait à lire et à écrire , la plupart du temps assis par terre. (...) Il partageait sa cellule avec un conseiller municipal, brave homme sans culture (...) C'est en prison que Brasillach est devenu le poète retenu par la postérité.

Source : Henry de Montherlant - Pages Web associées
www.montherlant.be/article_33_brasillach.html

1945 6 févr. 1945 - Memento Mouloud a écrit 2 weeks ago : Le 6 février 1945, Robert Brasillach fut fusillé au fort de Montrouge. Il refusa qu'on lui bande les yeux.
Mots- clefs : Vichy, Jean Paulhan, Alice Kaplan, procès Brasillach, Lucien Rebatet, Simone de Beauvoir, Henri Beraud, procureur Reboul, Docteur Petiot...

Source : De Gaulle - Blogs, images, et bien plus sur WordPress - Pages Web associées
fr.wordpress.com/tag/de-gaulle/

@ Encyclopaedia Universalis

BRASILLACH ROBERT (1909-1945)

Après le lycée de Sens où il a pour professeur Gabriel Marcel, Brasillach, élève à Louis-le-Grand, est attiré par la carrière littéraire ; ses amis s'appellent Maurice Bardèche, Jacques Talagrand (Thierry Maulnier), Roger Vailland et, bientôt, lorsqu'il est à l'École normale supérieure, Simone Weil, Jacques Soustelle, Henri Quéfellec.

Son premier roman, *Le Voleur d'étincelles* (1932), est marqué d'un certain antigidisme et se ressent des influences de Barrès et de Colette qui fut « l'idole » du jeune Brasillach. Plus connu, *Comme le temps passe* (1937) est son dernier ouvrage romanesque qu'il définit lui-même comme « picaresque, érotique et sentimental » ; il aurait pu ajouter : autobiographique, encore que l'imagination n'en soit pas absente. Ce n'est pas le meilleur texte de l'écrivain, mais il est évident que le romancier Brasillach possédait une technique que la maturité aurait confirmée. Sa grande amitié avec les Pitoëff rép [...]

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/robert-brasillach/>

@ Le Post

Un hommage au (sinistre journaliste de "Je suis partout") Brasillach a eu lieu à l'église St Séverin samedi 6 février, les nostalgiques de la collaboration, lui ont rendu hommage ainsi qu'à son beau frère Maurice Bardèche, le premier est celui qui réclamait les déportations des Juifs, le second qui assurait que les camps n'étaient qu'une invention.

Cette messe aurait été annoncé dans le journal *Rivarol* deux semaines auparavant !

Mais ce n'est pas tout ! Le "sinistre collaborateur, dirigeant le journal "Je suis partout", recevra un autre hommage, au Théâtre du Nord-Ouest à Paris par le biais de deux lectures des Poèmes de Fresnes, qu'il avait écrit alors qu'il était incarcéré et en attente de son exécution !

M'étonnant de ce que je venais d'apprendre, je suis allée sur Internet et bien sûre, sur des sites d'extrême droite j'ai effectivement trouvé ceci (...)

http://www.lepost.fr/article/2010/02/10/1934638_un-hommage-au-sinistre-journaliste-de-je-suis-partout-brasillach-a-eu-lieu-a-l-eglise-st-severin-samedi-6-fevrier.html

@ Forum bibliothèque Nota Bene

31 mars 1909, Perpignan (Pyrénées-Orientales) : naissance de Robert Brasillach, journaliste, critique & romancier.

Après des études secondaires au lycée de Sens où il eut pour professeur Gabriel Marcel, l'un des futurs tenants de l'existentialisme chrétien, Robert Brasillach fit trois ans de prépa littéraire à Louis-le-Grand avant d'être admis à l'École normale supérieure en 1928. Il évoquera ces années disparues dans les premiers chapitres de "Notre Avant-Guerre", mémoires rédigés entre 1939 et 1940.

Dans les années trente, il assure une chronique littéraire pour "L'Action française" de Maurras, puis dans "L'Étudiant français."

Après un an de captivité en Allemagne, après la défaite de 1940, il rentre à Paris où il devient le rédacteur-en-chef de "Je suis partout", journal qui va lui servir de tribune pour exprimer ses incontestables idées anti-sémites ainsi que sa haine du Front populaire et de la III^{ème} République. Il milite pour un fascisme à la française qui ne serait pas une simple copie du fascisme italien ou allemand. En outre, il commence à douter de la victoire de l'Allemagne et refuse de l'annoncer comme acquise à ses lecteurs. Paradoxalement, cette sincérité va lui faire perdre le contrôle de "Je suis partout" où on le remplace par Pierre-Antoine Cousteau (frère du commandant Cousteau), dont les opinions politiques sont plus "dans la ligne."

À la Libération, il cherche évidemment à se cacher mais, apprenant l'arrestation de sa mère, il se constitue prisonnier à la Préfecture de police de Paris. Son procès, "pour intelligence avec l'ennemi", s'ouvre le 19 janvier 1945, devant la Cour d'Assises de la Seine. Le même jour, après une délibération de vingt minutes, il est condamné à mort.

Dans les jours qui suivent l'arrêt, un certain nombre d'intellectuels et d'artistes se mobilisent pour lui éviter le peloton d'exécution. Une pétition où se croisent les signatures de Marcel Aymé, Albert Camus, Jean Paulhan, Roland Dorgelès, Colette, Arthur Honegger, Vlamink, Jean-Louis Barrault, Thierry Maulnier, Anouilh... est remise à François Mauriac afin que celui-ci intervienne auprès de De Gaulle, alors chef du gouvernement provisoire.

Mais le Général choisit de laisser faire les choses. Beaucoup d'hypothèses ont été émises à ce sujet, parmi lesquelles on en retiendra trois : De Gaulle avait vu, dans un journal, une photo qu'il avait prise pour celle de Brasillach mais qui était en fait celle de Jacques Doriot sous l'uniforme allemand, forfaiture qui, aux yeux du Général, ne pouvait être pardonnée ; ou alors De Gaulle, qui devait composer avec les communistes, leur a abandonné Brasillach, dont ils voulaient absolument la tête, afin de se réserver un plus large champ de manoeuvres dans des domaines plus importants ; à moins que le Général n'ait pas apprécié les moeurs homosexuelles de l'écrivain (mais c'est l'hypothèse la moins vraisemblable).

Le 6 février 1945, Robert Brasillach était donc fusillé au Fort de Montrouge.

Il est difficile de séparer les textes de Brasillach de ses opinions politiques : lui-même

les a trop intimement mêlés. C'est d'autant plus triste que son roman "Les Sept Couleurs" l'impose comme un excellent styliste qui aurait pu mûrir et surprendre encore le lecteur. Malheureusement, comme tout auteur engagé quand il s'est mis dans la tête d'écrire pour l'idéologie qu'il défend, Brasillach met sa prose scintillante au service des théories qu'il apprécie : le fascisme sous toutes ses formes (allemand et espagnol principalement). D'où la gêne du lecteur, accablé par l'aveuglement politique de l'homme autant qu'il est attiré par le brio de l'écrivain.

Peut-être, pour lire Brasillach, faut-il commencer par sa fin et ses admirables "Poèmes de Fresnes" où l'homme apparaît nu, dans le seul refuge de son écriture. Et, bien sûr, on peut de confiance dévorer ses critiques cinématographiques qui, aussi étrange que cela puisse paraître, ont toujours su demeurer neutres et même visionnaires. Brasillach, on ne le sait pas assez, fut l'un des premiers à évoquer le cinéma japonais en France (Mizogushi entre autres) tout comme, bien avant la Nouvelle Vague, il proclamait son admiration pour John Ford, Borzage et Vidor.

Robert Brasillach : en ce jour du centième anniversaire de sa naissance, on peut déplorer un destin qui s'est aveuglé lui-même mais refuser d'ignorer un écrivain dont le style trouve encore grâce. Malgré tout.

<http://notabene.forumactif.com/1-anniversaire-du-jour-f47/robert-brasillach-t6426.htm>

@ Les savoirs oubliés : Robert Brasillach Poèmes de Fresnes

16 février 2008, Robert Brasillach, fusillé sur l'ordre de De Gaulle, mort en martyr. Innocent des crimes dont il était accusé par les communistes et les ...

raknagar.blogspot.com/.../robert-brasillach-pomes-de-fresnes.html

@ Robert Brasillach est sur Facebook

Nous espérons faire de cette Page communautaire la meilleure collection d'informations concernant ce sujet. Si Robert Brasillach vous passionne, inscrivez-vous et nous vous avertirons lorsque nous aurons besoin d'aide. Vous pouvez également nous indiquer la Page Facebook officielle.

Description : De Wikipédia, l'encyclopédie libre

Robert Brasillach, né le à Perpignan (Pyrénées-Orientales), fusillé le au fort de Montrouge, à Arcueil (Seine ; aujourd'hui Val-de-Marne), est un écrivain, journaliste et critique de cinéma français, également connu pour son activité collaborationniste pendant la Seconde Guerre mondiale.

Biographie : Ancien élève du lycée de Sens où il a pour professeur Gabriel Marcel, Robert Brasillach est, après trois ans de classe préparatoire littéraire au lycée Louis-le-Grand, — où il côtoie Maurice Bardèche, Thierry Maulnier, Paul Gadenne, José Lupin, Jean Martin et Paul Arrousseau —, admis à l'École normale supérieure en 1928, période qu'il décrira longuement dans les premiers chapitres de *Notre avant-guerre*, livre de mémoire écrit en 1939-1940.

fr-fr.facebook.com/pages/Robert-Brasillach/113136525365845

@ Brasillach, Drieu, Jouhandeau et les autres... Le train de la honte. Jérôme Garcin

Sept écrivains français ont répondu, en octobre 1941, à l'invitation du Dr Goebbels. François Dufay raconte ce haut fait de la collaboration

Ce voyage enjoué mais de sinistre mémoire, cette équipée touristique dans l'Allemagne de Hitler, cette promenade de santé à Weimar, la ville de Goethe d'où, par beau temps, l'on pouvait alors apercevoir les fumées du camp de Buchenwald en pleine activité, sept écrivains français, en 1941, y ont participé, avec cette naïve vanité des gens de lettres qu'on honore pour mieux les circonvenir.

A l'exception de Drieu la Rochelle, qui s'est suicidé, de Robert Brasillach, qu'on a exécuté, et de Ramon Fernandez, à qui une mort éthylique a épargné l'épuration, les invités du Dr Goebbels ont tout

fait, après la guerre, pour qu'on oubliât leur périple. Ils ont plaidé qui l'amnésie, qui l'innocence trompée, qui l'erreur de jeunesse, et ils ont réussi: Jacques Chardonne s'est éteint en 1968 entouré de disciples, et Marcel Jouhandeau, en 1979, sous les fleurs de ses admirateurs. Entré dans la légende de la collaboration, le voyage à Weimar est devenu, avec le temps, un symbole à la fois récurrent et nébuleux. Dans un récit d'une précision exemplaire, François Dufay lui restitue aujourd'hui sa vérité historique, son poids d'abjection et son tissu de bassesses.

C'est Goebbels qui, en bon attaché de presse du nazisme triomphant, avait eu l'idée de ces voyages organisés (aux écrivains allaient en effet succéder les peintres, les musiciens, et enfin les vedettes de cinéma). Il avait prévu que, en se promenant sous bonne escorte dans le pays des vainqueurs, et en étant reçus à chaque étape avec les privilèges dus à leur réputation (hôtels de luxe, dîners fastueux, et même argent de poche!), les écrivains, retour au pays, seraient les meilleurs thuriféraires de l'ordre nouveau. Le ministre de la Propagande était au-dessous de ses espérances. Robert Brasillach dans «Je suis partout», Ramon Fernandez dans «Paris-Soir», Jacques Chardonne dans «la Gerbe», André Fraigneau dans «Comoedia», Marcel Jouhandeau et Drieu la Rochelle dans «la NRF», l'académicien Abel Bonnard dans «l'Emancipation nationale» - sans compter les nombreuses conférences qu'ils ont données -, les sept pèlerins ont largement payé leur écot avec leurs odes emphatiques sur «un grand peuple à l'oeuvre» (Jouhandeau). Responsable de la littérature française à la Propaganda Staffel, le lieutenant Gerhard Heller pouvait d'ailleurs faire ses comptes dès la mi-novembre:

«La participation des écrivains français au voyage en Allemagne et aux rencontres poétiques de Weimar a trouvé un grand écho dans la presse. L'exploitation du voyage va être poursuivie...»

Ce voyage de l'automne 1941, François Dufay nous le raconte pour la première fois comme s'il en avait été le témoin. Grâce à des archives allemandes et françaises, grâce aux journaux intimes des écrivains, il a pu restituer, au jour le jour, l'infamante escapade, la romantique croisière sur le Rhin, la rencontre officielle avec le Dr Goebbels, la visite à la maison de Goethe mais aussi à l'atelier d'Arno Brecker et, pour finir, le congrès de Weimar où sont rassemblés des écrivains venus de toute l'Europe. On n'apprendra pas grand-chose sur le doriotiste Ramon Fernandez (dont l'épouse sera tondu à la Libération), sur le collaborateur Robert Brasillach et sur le pronazi Drieu la Rochelle qu'on ne sache déjà: ce voyage leur ressemble, ils n'y détonnent pas. Tous trois tiennent, avec Goebbels, que «sans l'Allemagne, l'Europe serait bolchevique».

C'est sur Jouhandeau et Chardonne que le livre de Dufay est le plus édifiant. L'auteur de «Chaminadour» a toujours prétendu qu'il n'avait répondu à l'invitation que pour les beaux yeux du lieutenant Heller; que «tous [ses] déplacements furent des voyages de noces». On découvre ici qu'il s'entiche également d'un jeune poète allemand, Hans Baumann, un compositeur de chants nazis auquel il trouve «l'air du berger David»(!), mais surtout que ce voyage est pour lui l'occasion de vérifier son propre antisémitisme, proclamé, dès 1937, dans une brochure intitulée «le Péril juif». Jouhandeau espère en effet des Allemands qu'ils «règlent négativement» le sort des juifs, en attendant «une solution plus universelle»(sic).

Quant à Jacques Chardonne, parti de gaieté de coeur, il se rend vite compte de son erreur et confie même «mourir de peur». Mais cet instant de lucidité est de courte durée. Lorsque vient le jour pour Goebbels de baptiser, à Weimar, l'Association des Ecrivains européens, le romancier des «Destinées sentimentales» ne peut se retenir de pleurer. De joie. Ce n'est pas tout. Dufay, qui a mis la main sur un compte rendu inédit de la Propaganda Abteilung, nous révèle qu'en décembre 1941, alors que Drieu a repris les rênes de «la NRF», que Brasillach poursuit ses anathèmes dans «Je suis partout» et que Fraigneau a retrouvé son bureau des Editions Grasset, Jacques Chardonne, lui, s'est aussitôt rendu à Vichy. Il y rencontre le maréchal Pétain au troisième étage de l'Hôtel du Parc.

Comme chargé de mission, il fait le récit de son extraordinaire voyage et plaide pour le peuple allemand, «qui ne demande aux nations vaincues qu'un peu d'intelligence. Une chance se présente pour la France qu'elle ne retrouvera pas. Notre vie ou notre mort se joue». Même Pétain en est abasourdi. «Chardonne, écrira le chef de cabinet du Maréchal, nous donnait le sentiment d'avoir conclu un pacte lucide avec le diable.»

C'était le 8 décembre. Ce jour-là, les Etats-Unis déclaraient la guerre au Japon et, pour l'Allemagne comme pour les collaborateurs français, la guerre commençait d'être perdue.

«Le Voyage d'automne», par François Dufay, Plon, 240 p.
bibliobs.nouvelobs.com/20001102/11004/le-train-de-la-honte

Au XX^e siècle il y a seulement trois formes idéologiques qui ont pu prouver la réalité des principes en matière de réalisation politico-étatique : le libéralisme, le communisme et le fascisme.

Même si on le voulait, il serait impossible de nommer un autre modèle de société qui ne serait pas une des formes de ces idéologies et qui existerait simultanément dans la réalité. Il y a des pays libéraux, des communistes et des fascistes (nationalistes). Les autres sont absents. Et ne peuvent pas exister.

En Russie nous avons passé deux étapes idéologiques – la communiste et la libérale.

Il y a un fascisme.

1 - Contre le national-capitalisme

Une des versions du fascisme, que, semble-t-il, la société russe est déjà prête à accepter aujourd'hui (ou c'est presque fait) est le national-capitalisme.

Il n'y a presque aucun doute que le projet du national-capitalisme ou du « fascisme de droite » est l'initiative idéologique de cette partie de l'élite de la société qui est préoccupée sérieusement par le problème du pouvoir et qui sent nettement l'esprit du temps.

Cependant la version « nationale-capitaliste », de « droite », du fascisme n'épuise pas du tout l'essence de cette idéologie. De plus, l'union de la « bourgeoisie nationale » et des « intellectuels » sur laquelle, selon certains analystes, se fondera le futur fascisme russe, représente un exemple brillant d'une approche tout à fait étrangère au fascisme, à la fois comme conception du monde, comme doctrine et comme style. La « domination du capital national » est la définition marxiste du phénomène fasciste. Elle ne prend pas du tout en considération la base philosophique spécifique de l'idéologie fasciste, ignore consciemment le pathos de base, radical, du fascisme.

Le fascisme est un nationalisme, mais pas n'importe quel nationalisme, un nationalisme révolutionnaire, rebelle, romantique, idéaliste, faisant appel à un grand mythe et à l'idée transcendante aspirant à réaliser dans la réalité le Rêve Impossible, accoucher de la société du héros et du Surhomme, transformer et transfigurer le monde. Au niveau économique, pour le fascisme, les méthodes socialistes ou socialistes modérées, qui soumettent les intérêts économiques personnels, individuels, aux principes du bien de la nation, de la justice, sont

caractéristiques, plutôt que la fraternité. Et enfin, le regard fasciste sur la culture correspond au refus radical de l'humanisme, de la mentalité « trop humaine », c'est-à-dire de ce qui fait l'essence des « intellectuels ». Le fasciste déteste l'espèce intellectuelle. Il y voit un bourgeois masqué, un bourgeois prétentieux, un bavard et un froussard irresponsable. Le fasciste aime simultanément le féroce, le surhumain et l'angélique. Il aime le froid et la tragédie, il n'aime pas la chaleur et le confort. En d'autres mots, le fascisme aime tout ce qui fait l'essence du « national-capitalisme ». Il lutte pour la « domination de l'idéalisme national » (et non du « capital national »), et contre la bourgeoisie et les intellectuels (et pas pour celle-ci et pas avec ceux-ci). La phrase célèbre de Mussolini définit exactement le pathos fasciste : « *Debout, Italie fasciste et prolétarienne !* »

« Fasciste et prolétarien », telle est l'orientation du fascisme. Ouvrier, héroïque, combatif et créateur, idéaliste et futuriste, une idéologie n'ayant rien à voir avec la garantie du confort supplémentaire d'Etat pour les marchands (même s'ils sont mille fois nationaux) et des sinécures pour les intellectuels parasites sociaux. Les figures centrales de l'Etat fasciste, du mythe fasciste sont le paysan, l'ouvrier, le soldat. Au dessus, comme symbole supérieur de la lutte tragique avec le destin, avec l'entropie spatiale – le chef divin, Duce, Führer, le Surhomme réalisant dans sa personne supra-individuelle (plus qu'individuelle, comme « surhomme ») la tension extrême de la volonté nationale vers l'exploit. Certes, quelque part à la périphérie, il y a aussi une place pour le citoyen boutiquier honnête et le professeur d'université. Ils arborent aussi les insignes du parti et se rendent à la fête du meeting. Mais dans la réalité fasciste leurs figures se flétrissent, ils sont perdus, reculent au fond. Ce n'est pas pour ceux-ci et pas par ceux-ci que se fait la révolution nationale.

Dans l'histoire, le fascisme pur et idéal n'a pas reçu de réalisation directe. Dans la pratique, les problèmes essentiels de l'arrivée au pouvoir et de la mise en ordre économique obligèrent les leaders fascistes – Mussolini, et Hitler, et Franco, et Salazar – à faire alliance avec les conservateurs, le national-capitalisme des grands propriétaires et des chefs des consortiums. Mais ce compromis finit toujours lamentablement pour les régimes fascistes. L'anticommunisme fanatique de Hitler, capitalisme germanique réchauffé, coûta à l'Allemagne la défaite dans la guerre contre

l'URSS, et croyant à l'honnêteté du roi (porte-parole des intérêts de la grande bourgeoisie) Mussolini fut livré en 1943 par les renégats Badoglio et Ciano, jetant le Duce en prison et ainsi dans les bras ouverts des Américains.

Franco réussit à se maintenir le plus longtemps, et encore au prix de concessions à l'Angleterre libérale capitaliste et aux USA et au prix du refus du soutien aux régimes idéologiques apparentés des pays de l'Axe. En outre Franco n'était pas un vrai fasciste. Le national-capitalisme est un virus intérieur du fascisme, son ennemi, le gage de sa dégénérescence et de sa destruction. Le national-capitalisme n'est aucunement une caractéristique essentielle du fascisme, étant au contraire un élément accidentel et contradictoire dans sa structure intérieure.

Donc, et dans notre cas, celui du national-capitalisme russe en développement, la discussion porte non pas sur le fascisme, mais sur la tentative de défigurer d'avance ce qu'on ne peut pas éviter. On peut qualifier un tel pseudo-fascisme de « préventif », d'« anticipatif ». Il se dépêche de se déclarer avant que naisse et se renforce sérieusement en Russie le fascisme, le fascisme original, réel, le fascisme radicalement révolutionnaire à venir. Les nationaux-capitalistes sont d'anciens chefs de parti habitués à dominer et à humilier le peuple, devenus ensuite des « libéraux-démocrates » par conformisme, mais à présent que cette étape est finie ils commencent aussi à s'affilier avec zèle aux groupes nationaux.

Les partitocraties, avec les intellectuels serviables, ayant transformé en farce la démocratie, se sont probablement réunis pour souiller décisivement et empoisonner le nationalisme naissant dans la société. L'essence du fascisme : une nouvelle hiérarchie, une nouvelle aristocratie. La nouveauté consiste en ce que la hiérarchie est construite sur des principes clairs, naturels, organiques : l'avantage, l'honneur, le courage, l'héroïsme. L'ancienne hiérarchie, qui aspire à se maintenir aujourd'hui dans l'ère du nationalisme, comme autrefois, est fondée sur des facultés conformistes : la « flexibilité », la « prudence », le « goût des intrigues », la « flagornerie », etc. Le conflit évident entre deux styles, deux types humains, deux systèmes de valeurs, est inévitable.

2 - Socialisme russe

Il est tout à fait inapproprié d'appeler le fascisme une idéologie d'« extrême droite ». Ce phénomène est caractérisé beaucoup plus exactement par la formule paradoxale de « Révolution Conservatrice ». Cette combinaison

de l'orientation culturelle-politique de « droite » – le traditionalisme, la fidélité au sol, les racines, l'éthique nationale – avec le programme économique de « gauche » – la justice sociale, la restriction de l'élément de marché, la libération de « l'esclavage du pourcentage », l'interdiction des trafics boursiers, des monopoles et des trusts, la primauté du travail honnête. Par analogie avec le national-socialisme, qui s'appelait souvent simplement « socialisme allemand », on peut parler du fascisme russe comme d'un « socialisme russe ». La spécification ethnique du terme « socialisme » dans le contexte donné a un sens particulier. La discussion porte sur la formulation initiale de la doctrine sociale et économique, non sur la base de dogmes abstraits et de lois rationalistes, mais sur la base de principes concrets, spirituels, moraux et culturels, qui ont formé organiquement la nation comme telle. Le Socialisme Russe – ce n'est pas les Russes pour le socialisme, mais le socialisme pour les Russes. La différence des dogmes marxistes-léninistes rigides, le socialisme national russe vient de cette compréhension de la justice sociale qui est caractéristique de notre nation, de notre tradition historique, de notre éthique économique. Un tel socialisme sera plus paysan que prolétarien, plus communal et coopératif qu'étatique, plus régionaliste que centraliste – ce sont les exigences de la spécificité nationale russe, qui se reflétera dans la doctrine, et pas seulement dans la pratique.

3 - L'homme nouveau

Ce socialisme russe doit être construit par un homme nouveau, « un nouveau type d'homme, une nouvelle classe ». La classe des héros et des révolutionnaires. Les débris de la nomenclatura du parti et leur régime usé doivent périr comme victimes de la révolution socialiste. De la révolution nationale russe. Les Russes se sont lassés de la fraîcheur, de la modernité, du romantisme authentique, de la participation vivante à une grande affaire. Tout ce qui leur est proposé aujourd'hui est ou bien archaïque (les nationaux-patriotes), ou bien ennuyeux et cynique (les libéraux).

La danse et l'attaque, la mode et l'agression, l'excès et la discipline, la volonté et le geste, le fanatisme et l'ironie commenceront à bouillir chez les révolutionnaires nationaux – jeunes, méchants, gais, intrépides, passionnés et ne connaissant pas de frontières. Pour eux – construire et détruire, gouverner et exécuter les ordres, réaliser le nettoyage des ennemis de la nation et se soucier tendrement des vieillards et des enfants russes. D'un pas furieux et allègre, ils s'approcheront de la citadelle usée, le Système

pourrissant. Oui, ils ont soif du Pouvoir. Ils savent ordonner. Ils insuffleront la Vie dans la société, ils précipiteront le peuple dans le processus voluptueux de la création de l'Histoire. Des hommes nouveaux. Enfin sages et courageux. Comme il le faut. Percevant le monde extérieur comme un défi (selon l'expression de Golovin).

Devant la mort, l'écrivain fasciste français

Robert Brasillach prononça une prophétie étrange : « Je vois qu'à l'Est, en Russie, le fascisme remonte, le fascisme immense et rouge ».

Remarquez : non pas le national-capitalisme fané, marron-rose, mais l'aube éblouissante de la nouvelle Révolution russe, le fascisme immense, comme nos terres, et rouge, comme notre sang.

Alexandre Douguine

Site internet *voxn*, 30 avril 2006

Lien : http://www.voxnr.com/cc/d_douguine/EEuyuFplkVOPXkMnsE.shtml

Le cimetière de Charonne interdit aux nationalistes

Depuis 1984 le Cercle franco-hispanique fondé par les époux Grimaldi organise chaque année le 6 février au cimetière parisien de Charonne un hommage à Robert Brasillach et depuis 1999 à son beau-frère Maurice Bardèche. Or, pour la première fois cette année le cimetière et l'église Saint-Germain de Charonne étaient fermés. « Construite à flanc de colline, sur un sol argileux, l'église présente, depuis le XII^e siècle, une instabilité chronique » explique sans rire la mairie de Paris. Curieux qu'avec une « instabilité chronique », l'église soit encore debout neuf siècles après sa construction !

En réalité, voilà plusieurs années que la mairie de Delanoë voulait interdire ce rassemblement pacifique et priant. Les forces de l'ordre étaient de plus en plus envahissantes au fil des années et la décision ne surprend donc pas. Il est déjà difficile de manifester dans les rues, si l'on ne peut plus désormais se recueillir dans les cimetières (rapelons-nous déjà le précédent au cimetière de Marignane pour la stèle érigée en mémoire des combattants assassinés de l'Algérie française), où pourra-t-on aller ?

CHARLIE TOUJOURS DÉLATEUR

A noter que c'est Alexandre Benech, promu « spécialiste de l'extrême-droite » dans l'hebdo dirigé hier par le sarkozyste (tendance Carla) Philippe Val et aujourd'hui par le dessinateur stalinien Charb, qui avait lancé l'alerte le 10 février : Brasillach, entre la messe à Saint-Séverin et la récitation de poèmes au Théâtre du Nord-Ouest, toutes deux annoncées par RIVAROL, était en train de devenir « l'homme de l'année » (sic).



Dans le numéro du 17, son homologue « L. Léger » a donc noté avec satisfaction que la mairie du XX^e, sans doute alertée par ses soins, « s'est décidée à empêcher l'accès » du cimetière de Charonne à ceux qui voulaient fleurir la tombe de Robert Brasillach le 6 février. Mais « L. Léger » ne décolère pas : ce 6 février, « plus de deux cents extrémistes ont défilé aux flambeaux de la place Sartre-Beauvoir vers l'Assemblée nationale », et « pas une seule

dépêche AFP ne l'a narré » !

Heureusement, Charlie veille sur la sécurité des Parisiens, et la Préfecture de police fera le nécessaire l'an prochain.

N° 2941 — 26 FÉVRIER 2010 — RIVAROL

@ Brasillach Robert (1909 - 1945)

Nationalité: Française

Biographie: Normalien, Robert Brasillach est marqué par sa rencontre avec Maurras, penseur monarchiste et profondément conservateur.

Dans les années 1930 il s'engoue pour la beauté des corps des nazis jusqu'à faire le salut à Hitler.

Il écrira dans des journaux d'extrême droite et collabore à partir de 1940.

La violence de ces attaques conduira à son arrestation à la fin de la guerre et il sera emprisonné à Fresnes où il attendra son procès et sa condamnation à mort en dépit d'une demande de grâce signée par Mauriac, Malraux, Camus... mais celle-ci sera refusée par le Général De Gaulle.

Il écrira des textes bouleversants où l'on comprend qu'une cause a toujours ses martyres, que si Robert Brasillach a une partie des morts de la division Charlemagne dans sa plume, il a aussi payé de sa vie ses engagements.

Le 19 janvier 1945, Robert Brasillach devint le seul écrivain français condamné à mort, puis exécuté.

<http://www.lisons.info/Brasillach-Robert-auteur-115.php>

@ Robert BRASILLACH

JUIFS DE FRANCE ET D'AILLEURS Index du Forum - ISRAEL ET DIASPORA - JUDEOPHOBIE-ANTISIONISME-ANTIJUDAISME-NEGATIONNISME-REVISIONNISME-POGROMS & SHOAH - JUDEOPHOBIE-ANTISEMITISME - PORTRAITS D'ANTISEMITES ET LEURS ACTES !

Né en 1909, élève de l'école Normale Supérieure, écrivain et l'un des principaux journalistes de l'extrême droite, propageant les idéaux antidémocratiques, antisémites et pro-nazis. A compter de 1928 il collabore à différentes revues royalistes et écrit "une histoire du cinéma" avec son beau-frère Bardèche Maurice, lequel sera après la guerre, l'un des principaux propagateurs des idéaux révisionnistes. Il fut le rédacteur du journal "Je suis partout", il considérait que le fascisme était seul en mesure de stopper l'avancée du bolchevisme, dès les années 30 il devient ouvertement favorable au nazisme. Il fut reçu à plusieurs reprises par Goebbels, il écrivit plusieurs pamphlets antisémites où l'on pouvait lire par exemple "Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits". Il fut condamné à mort à la libération et exécuté le 6 février 1945.

<http://sionisme.xooit.com/t17002-Robert-BRASILLACH.htm>

Quoi de neuf ?



● Pour le 65^e anniversaire de l'exécution-assassinat de l'écrivain — que l'on voit sur la photo ci-dessus à son procès — le 6 février 1945, le *Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach*, que préside l'avocat genevois Pascal Junod, a sorti un copieux n° 116 en forme de revue de presse. On y (re)découvre notamment un bel article d'Anne Brassié dans *Historia* (hors-série d'octobre-novembre 1994 : une telle défense illustration serait-elle encore possible aujourd'hui ?) et un autre, assez désespéré, de François Brigneau dans *Minute* du 16 avril

1987, à propos justement de la sortie de la biographie de Brasillach par Anne Brassié : « Il fallait bien, écrit Brigneau qui avait bien connu le futur supplicié de Fresnes, que Robert Brasillach fût fusillé pour que Bernard-Henri Lévy pût devenir ce marchand de soupe littéraire, agent en publicité, président impudent et péremptoire de la République des lettres néo-françaises. » (ARB, CP.3763, CH-1211 Genève. Adhésion : 34 € ou 50 CHF. Site : <www.brasillach.ch>)

N° 2940 — 19 FÉVRIER 2010 — RIVAROL

@ A. Finkielkraut et R. Brasillach

Robert Brasillach était un intellectuel fasciste dans les années trente. Normalien doué (comme ont dit à l'université) était rédacteur en chef jusqu'en 1942 de l'hebdomadaire Je Suis Partout.

Ses éditoriaux sont devenus tristement célèbres. Il dénonçait les Juifs, les résistants, les communistes. Un grand talent « mal employé » diront ses exégètes. Il a été fusillé en 1945.

Hier soir, 20 mai, je regardais le débat entre A. Finkielkraut (normalien, animateur à la radio et à la télévision) et A. Badiou (normalien sérieux qui se résigne - hélas - à passer à la télévision). A. Finkielkraut parlait de l'identité nationale et du danger de l'islamisme. J'ai

@ Pour la moins grande France

par Robert Brasillach, *Je Suis Partout*, 21 novembre 1936

Vous n'avez peut-être pas lu dans les journaux, ma chère Angèle, une petite note adressée aux « familles nombreuses d'ascendance étrangère habitant en France ». Comme il convient que vous soyez toujours bien informée, je me fais un plaisir de vous la recopier ici. Elle est ainsi conçue :

« Les pères et mères de famille étrangers comptant deux enfants ou plus et habitant la France depuis cinq ans au moins, sont priés de se faire connaître à l'Union nationale pour une France plus grande, Fédération des Français d'adoption et des étrangers aspirant au titre de citoyen français, 152, boulevard Haussmann, Paris, où tous renseignements leur seront donnés gracieusement chaque jour, de 8 à 20 heures, ou par correspondance. »

Je ne suis pas allé boulevard Haussmann, ma chère Angèle, mais j'avoue qu'une telle annonce m'a plongé dans une profonde rêverie. Sans être particulièrement sanguinaire, on peut rêver d'un régime où l'Union « nationale » pour une France plus grande serait dissoute par la loi, ses organisateurs fouettés en place publique et expulsés ensuite dans une Europe plus grande encore. J'imagine assez aisément que si l'on veut détruire l'esprit d'hospitalité des Français, on n'a qu'à publier de temps à autre de petites notes de ce genre, auxquelles les journaux font un écho si complaisant, et j'espère alors que nos compatriotes comprendront.

Je ne suis pas xénophobe, ma chère Angèle, ai-je besoin de vous le dire ? J'ai des amis que j'aime, et qui sont étrangers : les uns habitent

reconnu le discours « raisonnable » de Robert Brasillach. La même ritournelle. Il suffit de remplacer Juif par Arabe dans le texte qui suit. Brasillach voulait former « le plus tôt possible une société pour la protection d'une race qui tend à disparaître ». De même, Finkielkraut veut protéger la « race » française de l'invasion musulmane et la « race » juive des palestiniens, plus nombreux. Comme Brasillach, il ne veut ni les étriper ni les affamer ou les stériliser. Et comme Brasillach, il n'admire ni la doctrine hitlérienne, ni son idéologie. Où l'on reconnaît la galanterie française et la violence sous le vernis de la sérénité.

leur pays, d'autres habitent la France, et je n'y vois nul inconvénient, tout au contraire. C'est justement parce que je ne suis pas xénophobe que je ne crois pas obligatoire pour un étranger d'arborer le titre de citoyen français, qui, pour être encore relativement honorable, n'est tout de même pas strictement nécessaire à la bonne réputation d'un homme. Et qu'il existe une association « pour une France plus grande », avouez que c'est là une chose si étrange qu'on ne peut en demeurer que confondu.

Je pense à cette loi, qui s'appellera, je crois, la loi Milan, et que l'on projette, d'après laquelle les étrangers naturalisés devront prendre des noms à consonance française. Je sais que, jadis, les chroniqueurs, parlant de M. de Buckingham, l'appelaient volontiers M. de Bouquincamp, ce qui est délicieux. Mais nul ne s'y trompait. Je vois un peu plus d'inconvénient, lorsque MM. Blum, Rosenfeld, Jung et Tovaritch se seront fait naturaliser Français, à les entendre appeler Lafleur, Champderoses, Lejeune et Compagnon, car je ne saurai pas alors qu'ils sont Français de fraîche date.

A quoi peut servir une Union pour la plus grande France ? La naturalisation a toujours existé, et c'est son application qu'il faut régler, sans doute, et non son principe. A désirer une France plus grande, à s'organiser pour cela, on risque de ne plus vouloir de France du tout. Peut-être est-ce cela, le but de l'Union « nationale » ? Je parlais l'autre jour avec un brocanteur, Juif polonais, brave homme au demeurant, et travailleur acharné, comme sont

souvent ceux de sa race. Son fils est au lycée ; demain, il sera peut-être ministre. Et le père me disait avec un sourire illuminé :

« La France est vraiment un pays de Cocagne ». Je crois qu'il n'y mettait pas malice, mais je suis un peu gêné, je le reconnais, quand j'entends des phrases de ce genre. La France a-t-elle à être un pays de Cocagne ? La France a-t-elle tellement besoin d'être « plus grande » ?

Il y a des gens pour penser, ma chère Angèle, qu'on ne devrait accorder de naturalisation qu'aux étrangers dont la présence est utile à la France, et peut-être même seulement à leurs fils, lorsqu'ils sont fixés dans notre pays. Est-il si déshonorant d'être Polonais ? ou Italien ? ou Belge ? Je ne ferai à aucun peuple l'injure de le croire. Mais ce n'est pas M. Lafleur, dit Blum, hélas ! ni son chef de cabinet, M. Blumel, dont le nom s'écrira peut-être Lafleurette, ni M. Isaïe, dit Zay, qui cherchera peut-être un nom plus français dans Rabelais, ce ne sont pas ces messieurs qui prendront l'initiative d'inscrire l'Union pour une plus grande France sur la liste des ennemis publics. Ils sont trop chauvins pour cela.

Et pourtant, ma chère Angèle, le premier devoir d'un peuple qui veut vivre est de se reconnaître. Je ne mets là aucun racisme, aucune théorie aventureuse. Une nation forte peut assimiler bien des éléments étrangers, la nôtre l'a prouvé au cours de son histoire : encore faut-il qu'elle procède avec sagesse et avec lenteur.

Voyez-vous, je comprendrais l'existence d'une société organisée pour protéger les droits des étrangers, pour leur assurer la vie, les libertés

compatibles avec notre nation : cela serait aussi normal que la présence d'une ambassade ou d'une légation. Mais une société dont le but est le déguisement ! Une société qui cherche à nous tromper ! Heureusement, ma chère Angèle, qu'on la connaît assez peu ; je suppose qu'elle pourrait faire lever une vague de xénophobie que, pour ma part, je regretterais fort. Je n'admire pas toujours la doctrine hitlérienne, ni son idéologie. Il est pourtant un point sur lequel tous les hommes de bon sens devraient faire l'accord, me semble-t-il. Il y a en Allemagne des textes législatifs qui distinguent les citoyens et ceux qui ne le sont pas. Cela ne veut pas dire qu'il faille étriper les non-citoyens, les affamer ou les stériliser. Cela veut dire que tout le monde ne fait pas partie d'une nation ; l'ancienne Grèce avait connu ces distinctions élémentaires.

Pour ma part, ma chère Angèle, je crois qu'il faut former le plus tôt possible une société pour la protection d'une race qui tend à disparaître, je veux dire la race des Français. Réclamons notre parc réservé, comme les Peaux-Rouges des Etats-Unis. On nous y enfermera avec quelques bisons et quelques chevaux, et peut-être Genève consentira-t-elle à s'intéresser à une minorité opprimée. Je vous inscris d'office, ma chère Angèle, sur la liste d'honneur de mon Union « internationale » pour la constitution d'une France moins grande.

Dimitri - blog « je cherche un homme » - Vendredi 21 mai 2010

<http://dimitri.over-blog.fr/article-a-finkielkraut-et-r-brasillach-50834904.html>

René de CECCATY

ALBERTO MORAVIA

Alberto Moravia (1907-1990) est un des romanciers italiens connus en France, surtout à cause du *Mépris*, rendu célèbre par le film de Godard avec Brigitte Bardot (qui est assez éloigné du livre). C'est un maître de la nouvelle, et Brasillach ne s'y est pas trompé, qui publia *Mort subite* dans *Je suis partout* en août 1941. Pourtant, l'auteur n'était pas fasciste...

Alberto Pincherle Moravia ne garda en littérature que le second patronyme parce qu'il y avait déjà un Alberto Pincherle historien, né en 1894 — On pense à notre A.D.G., dont le nom d'état civil, Alain Fournier, était déjà pris en littérature ! —. Alberto était fils d'un archi-



tecte juif vénitien qui fit fortune en 1907, quand Ernesto Nathan devint maire de Rome. Sa mère était d'une famille modeste d'Ancône, sœur d'Augusto De Marsanitch qui sera député fasciste et dirigeant M.S.I. jusqu'à sa mort en 1973. (Moravia ira sans barguigner à l'enferment, quoique classé à gauche. On est en Italie). Du côté paternel, il était cousin germain des frères Rosselli, militants antifascistes, mais dont il désapprouvait l'activisme, et qui furent assassinés par la Cagoule en 1937, près de Bagnoles de l'Orne (où l'un des frères venait faire une cure, après des contacts avec l'ambassade d'URSS à Madrid).

Moravia est devenu célèbre dès son premier roman, *Les Indifférents*, en 1929. Grand lecteur de Baudelaire, il est le romancier du dégoût de vivre. Préférant, dès 1935, Joyce et Céline (pour qui il aura

toujours un faible) aux romans « académiques » d'Aragon. Peu tenté par l'action politique, et pourtant il finira au Parlement européen, collègue de Le Pen entre 1984 et 1989, plusieurs fois hôte officiel de l'Irak de Saddam Hussein.

René de Ceccaty, qui est critique au *Monde*, a écrit une grosse biographie, avec chronologie, index, et riche cahier d'illustrations. Elle est hélas très Politiquement Correcte et en rajoute une couche sur une période, la Seconde Guerre mondiale, pourtant mal connue de l'auteur (il fait de Filliol l'un des assassins de Rosselli, un des auteurs du massacre d'Oradour !) De temps en temps, le style surprend : je connaissais le « principe de précaution », mais pas le « principe de privauté » (p. 659).



F. LECOMTE.

N° 2956 — 11 JUIN 2010 — RIVAROL

Flammarion 682 pages, 25 €.

@ Quand Albert Camus était le porte-drapeau de "Combat" : Roger Grenier raconte

Roger Grenier, journaliste à *Combat* au moment où Albert Camus en était rédacteur en chef, évoque ses souvenirs de presse à ses côtés. Camus, un homme engagé, bagarreur, mais surtout un fidèle en amitié... Il y aura cinquante ans le 4 janvier, l'écrivain, le penseur, l'honnête homme disparaissait tragiquement. *Télérama* a décidé de lui consacrer un hors-série, "*Camus, le dernier des justes*", dont voici un extrait. En bonus (lien ci-dessous), une lecture, par l'auteur, d'un extrait de "*L'Étranger*". Utile, par les temps qui courent...

À la Libération, Camus a signé la pétition pour la grâce de Robert Brasillach, le journaliste écrivain de *Je suis partout*, hebdomadaire pro-nazi et antisémite, condamné à mort en 1945 et exécuté. Comment expliquez-vous cette attitude, qui peut paraître paradoxale ?

Camus vomissait Brasillach, tout ce qu'il avait fait et écrit, mais il était contre la peine de mort. D'ailleurs, en 1948, dans une conférence, il a dit que c'était Mauriac, auquel il s'était opposé sur le thème de « la justice et la charité », qui avait raison. C'était un des traits de caractère de Camus d'ailleurs : chaque fois qu'il polémiquait avec quelqu'un, il se demandait toujours si ce n'était pas l'autre qui avait raison. Ce fut encore le cas lors de sa polémique avec Jean-Paul Sartre.

La controverse qui a éclaté dans Les Temps modernes en mai 1952...

Sartre avait désigné Francis Jeanson en prétendant que c'était le plus modéré pour répondre à « L'Homme révolté » de Camus. Ce qui est curieux dans cette histoire, c'est que *Les Temps modernes* avaient publié des extraits de « L'Homme révolté » avant sa sortie en librairie. Mais après l'article, assez dur, de Jeanson, Camus, au lieu de lui répondre directement, a pris sa plume pour écrire à « Monsieur le directeur », Sartre lui-même. Parce qu'il cherchait la bagarre. Ce qui était aussi une forme de rupture.

@ Les citations de Robert Brasillach

«L'histoire est écrite par les vainqueurs.»

«Si nos armées n'étaient faites que de chevaliers qui combattent par choix et par liberté, quelle plus grande beauté humaine pourrait-il y avoir que la guerre ?»

Comme le temps passe

«Je ne sais pas le temps qui nous reste promis, Mais qu'importe le temps lorsqu'on a des amis.»

Extrait des Poèmes de Fresnes

«La Justice, c'est six mille ans d'erreurs judiciaires.»

«Il n'y a pas d'erreur romantique plus forte que celle de l'utilité de la douleur. Rien ne sert à rien.»

Le Marchand d'oiseaux

«Le bonheur s'attache aux plus fragiles aspects, et naît, de préférence, des choses minimales et du vent.»

L'Enfant de la nuit

«Dieu a dit aux hommes de se débrouiller, et c'est ce que les professeurs de philosophie appellent liberté.»

Comme le temps passe

www.evene.fr/celebre/biographie/robert-brasillach-2775.php?citations

Toute l'actualité concernant Brasillach sur notre Blog :
<http://arb6245.over-blog.net/>

Robert BRASILLACH fut fusillé, au fort de Montrouge, le 6 février 1945, par un peloton de soldats français en mission d'exécution commandée par la coalition au pouvoir. Elle se composait de gaullistes, de communistes, de socialistes et de chrétiens, démocrates de surcroît. J'espère n'oublier personne. Dans le cas contraire, le lecteur peut compléter. Brasillach aurait eu 36 ans au mois de mars. Ecrivain et journaliste, français (comme les soldats), il laissait une œuvre diverse, originale et remarquable. Deux livres de souvenirs, émouvants de jeunesse que la mort rendait plus précieuse encore ; des poèmes, dont les célèbres Poèmes de Fresnes que tint à enregistrer Pierre FRESNAY ; neuf romans riches de promesses, de vie d'apprentissages ; deux livres sur le cinéma ; un autre sur le théâtre ; des pièces ; une Jeanne d'Arc où se mêlaient le présent et le passé ; l'Anthologie de la poésie grecque ; des milliers d'articles, de reportages (dont l'un, sur Katyn, a dû peser sur son destin) ; des études sur les écrivains qui faisaient de lui un des premiers critiques de son temps (Corneille, Les Quatre Juedis) ; hit années de feuilleton littéraire hebdomadaire à « L'Action Française »... Un pareil travail permettait de mesurer celui que ce jeune homme accomplirait si la vie ne lui était pas ôtée. Cet aspect du drame ne retint ni l'attention des jurés ni celle des magistrats. Avec l'aval de François de Menthon, ministre de la justice démocrate-chrétien, les premiers avaient été choisis sur des listes d'adversaires fournies par le parti communiste. Dans une situation de guerre civile, ça ne pardonne pas. Les seconds voulaient faire oublier qu'ils avaient prêté serment au maréchal Pétain.

Ce matin du 6 février 1945, l'air est gris et froid. Brasillach porte une écharpe de laine rouge autour du cou, sur un pardessus bleu marin. Le soldat chargé de lui lier les mains au poteau n'y arrive pas. Il doit avoir les doigts gourds. L'officier

commandant la mise à mort appelle le maréchal des logis. Celui-ci ne réussit pas du premier coup. Les secondes sont terribles. Robert se tient droit devant son poteau. Il a la tête haute, pâle, mais fier... Me Isorni, son avocat, qui l'assiste jusqu'au bout, donna plus tard tous les détails. Le greffier lit l'arrêt qui rejette le pourvoi. Robert lui répond. Au peloton il crie : « Courage ! » Il en faut quand on est douze, avec des fusils, et qu'on doit tuer un homme ligoté et sans arme pour lui il crie : « Vive la France ! » Que peut crier d'autre un nationaliste français ? Le feu de salve explose. Le haut du corps se sépare du poteau. Il semble se dresser vers le ciel. La bouche se crispe. Le maréchal des logis se précipite. Il donne le coup de grâce. Quand le condamné à mort n'a pas été gracié, c'est la règle. Une grosse larme de sang goutte sur le front. Le corps à glissé au pied du poteau. On l'enlève pour l'emmenner au cimetière de Thiais. Il sera enfoui, anonyme, dans le quartier des suppliciés. Vive la France !

L'instruction s'était contentée d'une heure et demie pour interroger l'inculpé et lui permettre de répondre aux questions posées sur un bon millier d'articles. Le 19 janvier 1945, la délibération fut encore plus rapide. Il lui suffit de vingt minutes. Robert Brasillach était condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi. L'intelligence avec l'ennemi. L'intelligence, nul ne doutait qu'il en eut. Avec l'ennemi, c'était moins établi. L'ennemi n'existait plus. Le traité d'armistice signé le 22 juin 1940 par le Troisième Reich allemand et la Troisième République française le mettait entre parenthèses. En droit, l'article 75 ne s'appliquait pas à Brasillach. Mais que vaut le droit dans la guerre civile ? Que valait-il devant l'énormité des crimes perpétrés, en série, avec préméditation par l'accusé ?

Ces crimes n'étaient pas discutés. Non seulement Brasillach ne les niait pas mais il les revendiquait. De 1941 à 1944, il n'avait cessé de dénoncer l'entrée de la

France dans la guerre et les influences qui, après nous avoir désarmés, nous y poussèrent. Il en profitait pour répéter le peu d'affection qu'il nourrissait pour l'Amérique et Israël. Voici un exemple. A un « Français naïf » il écrivait : « L'Amérique t'a trompé... Personne ne t'a trompé plus cruellement que l'Amérique... Elle a exploité les divisions de l'Europe qui profitaient à ses marchands de machines et à ses acheteurs d'or. Elle te méprise du haut de ses dollars... de ses bandits, de ses trafiquants, de ses nègres et lyncheurs de nègres, de ses puritains et de ses divorces à la vapeur et avant tout du haut de ses Juifs. »

Le mot tabou était jeté. S'il parlait de « l'énergie américaine », des « solides qualités de la race », « des beaux exemples humains (donnés) par les pionniers et les défricheurs de terre », le « malheureux Brasillach » (comme disait Mauriac) revenait vite à son obsession : « A côté de cette Amérique abominable, le ramassis des ghettos de l'Europe centrale, la presse juive, la radio juive, le cinéma juif, les affaires juives, découvrant leur drapeau d'élection dans la bannière étoilée ».

Aujourd'hui ces imprécations épouvantables conduirent Brasillach devant la XVI^e Chambre correctionnelle. Elles tombent sous les coups (et le coût) de la loi Fabius-Gayssot qui punit sévèrement la xénophobie, la discrimination radicale et l'antisémitisme. Brasillach serait condamné à de lourdes amendes, à des dommages-intérêts importants et à de la prison ferme. En 1945, quoique le délit de xénophobie fût à géométrie variable – ce qui permettait de déclarer qu' « il n'y avait de bons Allemands que morts ! » en toute impunité – rien que la mort n'était capable d'expier ce forfait.

Cette perspective n'arrêta pas Brasillach. Au spectacle de la jeunesse allemande se sacrifiant de la mer Noire à la Baltique pour empêcher l'Armée rouge, équipée et véhiculée par l'Amérique, de débouler jusqu'à Brest en passant par les Galeries Lafayette, le « malheureux » crut

utile d'en rajouter. De « *collaborateur de raison* » il était devenu « *collaborateur de cœur* », écrivait-il. Alors que les Allemands passaient d'une victoire probable à une défaite quasi certaine, il ajouta : « *Indépendamment des fluctuations de la guerre... la France doit s'entendre d'avance avec l'Allemagne pour former avec elle le syndicat des vaincus si le malheur le voulait, pour former avec elle une unité de l'Occident fort dans l'autre cas* ».

Une pareille obstination dans l'erreur ne pouvait se terminer que devant les fusils de Montrouge. Si seulement il avait attendu 58 ans ! Ces mêmes fusils lui auraient présenté les honneurs. Et, qui plus est, a commandement du président Chirac. C'est lui qui aujourd'hui privilégie le syndicat France-Allemagne, union n°1 d'un Occident fort, expression du couple franco-allemand dont le premier enfant sera la nationalité commune. Le fusillé n'aurait pas osé. Comme le temps passe... Quel avenir aurait été le sien s'il n'était pas allé se livrer aux bourreaux parce qu'ils avaient arrêté sa mère à sa place ! Deux jours avant la fin, à Fresnes, au rez-de-chaussée de la première division, dans cette cellule où je l'ai vu pour la dernière fois, il écrivait : « *Tout, quand vous voulez, Seigneur, est possible* ». Mais le seigneur ne le voulut pas et ça saigna.

Voilà, cher Robert, mon cadeau d'anniversaire. Le cinquante-septième, le dernier peut-être... Qui sait ? Quand on aborde ces rivages de l'âge, comment n'y penserait-on pas ? Où qu'on se tourne et retourne, on marche dans un cimetière. Encore une chanson pour mon phono. Fréhel ? Tu te souviens ? Sa voix rauque, veloutée Gauloises-perniflard... Où sont-ils donc tous mes copains ? Si je me permets de te le dire, c'est qu'on ne t'a pas laissé le temps de découvrir les privilèges de la vieillesse.

François BRIGNEAU
Le Libre Journal, n°285 du 8 février 2003

Douze coups de feu claquant dans le matin glacé du 6 février 1945 au fort de Montrouge. Douze trous rouges. Rouge comme l'écharpe qu'il portait à son procès jusqu'au peloton d'exécution, rouge comme cette justice expéditive et vengeresse qui l'avait condamné, rouge aussi comme ce fascisme « immense et rouge » qu'il souhaitait ardemment. Soixante ans plus tard, l'exécution de Robert Brasillach continue de laisser un goût amer tant elle était inutile. Un martyr de plus ? Sans aucun doute. Un « fasciste » de moins ? Là, rien n'est moins certain. On peut bien embastiller les hommes ou les passer par les armes, on ne fera pas taire les idées. Brasillach nous a laissé une certaine conception du fascisme, pas seulement la sienne mais celle propre à tout nationaliste qui fait de l'intérêt national le principe et la fin de toute politique. L'enfant de Perpignan n'était point doctrinaire, tout au plus un intuitif, un romantique passionné au souffle homérique, dans tous les sens du terme. On peut être fasciste avec Brasillach sans l'être avec Hitler. On peut l'être avec Brasillach comme l'était son maître Maurras avec Mussolini ou Franco. Un fascisme latin en quelque sorte qui puiserait son inspiration dans le corporatisme social, national et antidémocratique.

Mais, à l'instar du Martégal, Brasillach, bien que virulent polémiste, n'était pas agressif et son fascisme, comme le nationalisme du maître d'Action Française, était avant tout défensif, tendant essentiellement à préserver la France et la politique du maréchal Pétain, conformément à la théorie « du glaive et du bouclier ». Le Brasillach « fasciste » ne peut donc se comprendre qu'à travers le prisme du Brasillach maurrassien qu'il n'a jamais cessé d'être : « il entre dans la Collaboration pour sauver les idées de Maurras, on serait tenté de dire, pour sauver Maurras sans Maurras et à la limite, contre Maurras¹ ». Son maurrassisme était résolu, non point tant dans sa lettre que dans son esprit, notamment lorsqu'il affirmait, au moment de sa rupture avec Je Suis Partout : « Je suis germanophile et français. Français plus que national-socialiste, pour le dire. En cas de danger, c'est à la nation qu'il faut se rattacher ; elle seule ne se trompe point² ».

¹ P. Sérant, *Les dissidents de l'Action Française*, Copernic 1978.

² R. Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, Les Sept

Une attitude que Maurras n'aurait pas désavouée, sa germanophobie mise à part. Le brillant normalien engagé des Cadets de l'Alcazar et surtout de l'Histoire de la guerre d'Espagne - respectivement coécrits avec Henri Massis et Maurice Bardèche -, cet amoureux inconditionnel de l'Espagne était cependant plus proche des idées de José Antonio Primo de Rivera, fusillé à trente-trois ans par les Rouges, ou encore de celles de Ramiro Ledesma Ramos, autre fondateur de la Phalange et partisan d'un national-syndicalisme d'insurrection. Avec le premier, il insiste sur l'attachement à la nation quand le second lui inspire la question sociale. Les points de convergences doctrinales entre maurrassiens et fascistes à la manière de Brasillach se situent précisément dans la synthèse du syndicalisme révolutionnaire - initié par Georges Sorel - et du traditionalisme qu'avait voulu réaliser Primo de Rivera. Dans son avant-propos - à Mes idées politiques - sur la politique naturelle, Charles Maurras, bien loin d'épouser les idées de Mussolini, reconnaissait volontiers l'extraordinaire force fédératrice du fascisme, « socialisme affranchi de la démocratie », autant que « volonté méthodique et heureuse de serrer en un même "faisceau" tous les facteurs humains de la production nationale : patrons, employés, techniciens, ouvriers ». Presque à l'identique, Primo de Rivera, tout en rejetant « la noirceur terrifiante » du socialisme, prétendait le canaliser à sein d'une Phalange symbolisée par un joug et cinq flèches représentant l'emblème des Rois catholiques - qui aurait dessein de « conserver l'unité du travailleur ». Mais, comme Maurras, le Madrilène défend la nécessité d'un Chef parce que « quand un peuple, par sa faute ou celle d'autrui, a laissé rouiller tous les grands ressorts, comment va-t-il mener par lui-même l'immense tâche de se régénérer ? ».

Le mot est lâché : régénérescence ! Sans l'employer expressément, Brasillach en fera pourtant son étendard pour dénoncer les veuleries et l'incurie des gouvernants de la Troisième gueuse. Après s'être, dans un premier temps, détourné de l'Allemagne nazie, Brasillach opte, par la suite, pour une

politique raisonnée de collaboration, c'est-à-dire une politique où, la paix retrouvée, la France ne serait pas moins bien traitée que les autres nations luttant contre Hitler. Quoi qu'il en soit, son « fascisme presque désincarné, sans doctrine¹ », essentiellement romantique et esthétique, était antérieur à sa volte-face. Brasillach, dans sa Lettre à un soldat de la classe 60, se prenait à rêver « que le régime idéal serait celui qui concilierait les idées de grandeur, de socialisme national, d'exaltation de la jeunesse, d'autorité de l'Etat, qui me paraissent incluses dans le fascisme, avec ce respect de la liberté individuelle qui est l'apanage incontesté de la constitution anglaise ». Brasillach était-il idéaliste ? Il n'était certes pas un idéologue et ne sacrifiait pas facilement aux charmes des nuits de Walpurgis hitlériennes, dont, au contraire d'Alphonse de Châteaubriant, il se méfiait avec une prudence féline.

L'auteur des Sept couleurs était avant tout un jeune homme épris de la vie, des lettres et des arts, recherchant dans le frisson fasciste l'espérance d'un "risorgimento" à la française qui se commuerait en une sincère et profonde communion nationale dont il avait cru entrevoir les prémices au soir du 6 février 1934. Ce Méditerranéen un peu bourguignon, si follement parisien, hellène de cœur au destin si tragique, cet amoureux de Vigile avait été saisi par la politique, presque par surprise, alors qu'il sortait d'une représentation théâtrale. Le fascisme de Brasillach n'est pas réfléchi, plutôt intuitif. Il pressentait alors très justement la lutte politique comme la concevait le juriste Carl Schmitt, c'est-à-dire celle mettant aux prises l'ami et l'ennemi au sien d'une aire politique déterminée - l'Europe et la France en particulier. Le premier avait pour mission assignée de terrasser le second et de faire triompher les valeurs régénératrices de l'autorité, de l'amour de la patrie, de la nécessité du travail et de l'entraide sociale, seules à même de fonder un ordre nouveau. Le premier était incarné par Pétain - avec la Collaboration parmi les moyens de sa politique -, le second par tous ceux qui, directement ou non, avaient précipité la chute de la République dans une guerre non préparée (les radicaux-socialistes, les communistes, les juifs, les francs-maçons). Las, de cette lutte Brasillach ressortira broyé, dépassé par l'intensité des forces qu'il prétendait domestiquer par la plume. L'idéal fasciste déployait une telle puissance tellurique qu'il faut être un demi-dieu, pour la dompter et canaliser son énergie dévastatrice. A celui qui avait l'âme d'un D'Anunzio, manquait

cruellement le style du condottiere. En effet, il ne suffit pas d'arrimer ses espoirs au culte de la jeunesse virile et d'entretenir la nostalgie de la force antique pour se dire fasciste. On ne peut, pour autant, tenir grief au premier découvreur du charnier de Katyn de ne pas s'être engagé dans la Légion des volontaires français pour aller combattre, sous l'uniforme allemand, le bolchevisme grondant aux marches de l'Europe, sur le terrible front de l'Est.

Romantique intégral, Brasillach n'a d'ailleurs pas échappé au soleil noir du fatum, mort non pas devant Moscou par -40°, mais devant ses bourreaux, derrière les murs sinistres d'une geôle improvisée. En somme, ce cornélien aura rapproché le soldat politique et l'écrivain politique dans une même fraternité d'armes : celle du courage et de l'honneur. Avec le recul, l'expérience de Brasillach nous enseigne qu'à l'aube de ce XXI^e siècle, nul ne peut être fasciste s'il n'est d'abord politique, sans s'encombrer de l'esprit de système ni des illusions des mythes et des idéologies. Sur le plan doctrinal, le fascisme du XXI^e siècle s'appuie sur une conception corporative de la société mêlant dans un syncrétisme audacieux maurrassisme et phalangisme. Sur celui de l'efficacité, ce néo-fascisme se doit d'être un rempart contre la mondialisation, avatar de l'internationalisme marxiste. Se proclamer fasciste se résume donc, en fin de compte, à revendiquer sa condition aristotélicienne d'« animal politique » et, ce faisant, à ne pas craindre le conflit qu'engendre inévitablement toute lutte politique, il est de salut public de recouvrir cet esprit politique contre l'Europe apatride et immigréophile, putride magma technocratique, préfiguration de l'Etat mondial, cet ennemi que les bonnes consciences "antifâchistes" s'évertuent à nous imposer au nom tout à la fois du Coran et des "droid'hom". Ainsi que le disait le regretté Julien Freund dans *L'Essence du politique* (Sirey, 1986) : « L'idée de l'Etat mondial a une base apolitique, sinon antipolitique. Le fait est que tous eux qui rêvent d'un Etat mondial ne sont pas seulement les adversaires de l'Etat, (...) mais de la politique tout court ». Dès lors, ni Mussolini, ni Hitler, ni leurs épigones, mais le renouveau "politique" de la France seule !

Aristide Leucate
Rivarol, 4 février 2005

¹ P. Pelissier, *Brasillach le maudit*, Denoël 1989.

☛ **BÊTE, MECHANT ET HEBDOMADAIRE. Une histoire de Charlie Hebdo (1969-1982)**

Stéphane Mazurier, éd. Buchet Chastel 2009.

« *Les vomissures de Charlie Hebdo menacent dangereusement notre société* » écrivait Michel Droit en 1976. De 1960 à 1981, l'improbable duo Cavanna et Georges Bernier, dit Pr Choron, seront aux commandes de *Hara Kiri* (interdit en 1961 et 1966), *Hara Kiri Hebdo*, *Charlie mensuel*, *L'Hebdo Hara Kiri* (interdit en 1970), *Charlie Hebdo*... Expérience unique dans les annales de la presse pour les uns, *Charlie Hebdo* ne sera pour d'autres qu'une accumulation de propos orduriers et scatologiques. Pourtant, *CH* est loin de se réduire à une équipe de gauchistes pré et post-soixantehuitards, à commencer par l'incontournable Bernier, ancien sergent d'infanterie coloniale en Indochine, dont une partie de l'entourage dira : Choron, on n'a jamais su ce qu'il pensait vraiment. Pour mémoire, c'est également dans les colonnes du journal que l'on retrouvera le dessinateur Mouminoux, alias Dimitri, père de la fameuse série de BD *Le Goulag*, mais aussi auteur du roman autobiographique *Le soldat oublié*, sous la plume de Guy Sajer ; et de Reiser, on préfère désormais oublier des morceaux d'anthologie comme *Pyjama futé*, jamais réédité, qui vaudrait aujourd'hui à son géniteur les foudres des gardiens de la mémoire. Dans un autre registre, qui confirme la diversité des sensibilités qui régnait au sein de l'hebdomadaire, Delfeil de Ton s'en prendra violemment au cinéaste Michel Audiard, anarchiste de droite accusé de faire partie « des nostalgiques de Brasillach et du pétainisme ». Reste que *Charlie* ou *Hara Kiri* se poseront en véritable baromètre de l'état de la liberté d'expression. La censure, qui frappe impitoyablement le vilain canard lors du fameux *Bal tragique...*, passera sur le second degré des fausses pub d'*Hara Kiri*, comme l'insecticide Hitler (l'insecticide qui tue toutes les mouches à l'étoile jaune) ou le pyjama Auschwitz... Repris des années plus tard par le délateur professionnel Philippe Val (cf le portrait qu'en dressera *F&D*), *Charlie Hebdo* nouvelle formule, auquel Choron refusera de s'associer, est devenu l'organe du politiquement incorrect correct avant de déboucher sur la pitoyable affaire Siné (le dessinateur, renvoyé de l'hebdomadaire pour une caricature bien anodine sur le fils Sarkozy, mais jugée antisémite par le rédacteur en chef, a depuis fondé *Siné Hebdo* qui a cessé de paraître). Alors que l'ancien *CH* croulait sous les procès, presque tous perdus, le nouveau titre gagne environ trois procès sur quatre, comme le relève fièrement son avocat, Me Malka, dont on savourera sans réserve la réflexion : « (...) il y a eu une vraie révolution juridique et sociologique. (...) La tolérance est beaucoup plus importante aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a vingt ans ». CQFD ! Ceux qui purgent des peines de prison pour délit d'opinion apprécieront.

☛ **LES PARIAS. Fascistes, pseudo-Fascistes et mal pensants.**

Christophe Dolbeau, éd. Arctic 2001.

Laissant de côté des célébrités comme Léon Degrelle, Jacques Doriot ou José Antonio Primo de Rivera, l'auteur prend le parti de dresser le portrait de personnalités atypiques au nombre desquelles le colonel suisse Fonjallaz, le Norvégien Quisling, le Grand Mufti de Jérusalem Al-Husayni, l'anglais Oswald Mosley, le Genevois, Oltramare, Ezra Pound, Georges Montandon, Juan Peron, etc. Sur certains on savait déjà beaucoup ; d'autres sortent du silence imposé aux vaincus. « *Chez nous, Robert Brasillach et Drieu la Rochelle furent les premiers à bénéficier de cette « révision » : ils avaient été parmi les plus engagés, et le long purgatoire littéraire qui suivit leur expiation physique finit par satisfaire les exigences vengeresse de leurs adversaires les moins accommodants. (...)* » Du Roumain Codreanu on soulignera d'abord le mysticisme ; « *Cet axe spiritualiste, c'est ce que retient aussi Robert Brasilach dans Notre Avant-Guerre où il évoque l'action de la Légion : « ...Corneliu Codreanu » écrit-il, « adressait à ses légionnaires des discours pleins d'une poésie rude et bariolée, faisant appel au sacrifice, à l'honneur, à la discipline, réclamait cet état d'illumination collective, rencontré jusqu'ici dans les grandes expériences religieuses, qu'il appelait l'état d'oeucuménicité nationale ». (...)* » Si Brasillach consacra un vibrant témoignage au fondateur de la Phalange, d'autres figures de cette Espagne déchirée par la guerre civile ne bénéficièrent pas de la même consécration ; ainsi du Phalangiste hors-norme Giménez Caballero ou du Capitaine de Castille Onésimo Redondo. Du premier, Fernando S. Dragò écrira : « *Il se fit phalangiste sans cesser d'être anarchiste, et se permit même la sublime impertinence de teindre le drapeau phalangiste aux saintes couleurs de l'anarchie* ». Le second, nationaliste anti-républicain, s'alliera aux JONS de Ledesma Ramos, décidé à « *combattre tout autant la roubardise des bourgeois, qui marchandent leurs devoirs, que le déferlement de la vague matérialiste* ». Chaque étude est suivie d'une notice bibliographique.

RIPOSTE LAIQUE ET BRASILLACH...

Bien que fondé par un trotskiste revendiqué, soutenu par des membres du Grand Orient, des archéo-communistes et même par une négationniste des crimes de Staline, *Riposte Laïque* est catalogué comme d'« extrême droite » par les médias. Cette définition est sujette à caution quand on voit l'anti-nazisme obsessionnel du site et son assimilation constante avec la religion musulmane, combiné avec une certaine tolérance vis-à-vis du communisme. *Riposte Laïque* ne pouvait pas ne pas parler de Robert Brasillach. Et pas pour en dire du bien, à la différence de Louis Aragon, qui rima son admiration de la police politique stalinienne, encensé sur le site... Florilège :

Caroline Fourest, brillante intellectuelle reconnue, a écrit des choses remarquables sur l'obscurantisme religieux, participé à des joutes oratoires les plus médiatiques, passionnantes, instructives. Bravo ! Sur les intellectuels j'ose à peine donner mon avis d'analphabète, pourtant j'ai le souvenir (je suis vieux) que dès la capitulation de Vichy les premiers résistants ne furent pas des intellectuels, les premiers à prendre les armes et se faire trouer la peau étaient aussi des analphabètes. Pourquoi les intellectuels ne se tromperaient-ils pas eux aussi. La capacité cérébrale à tout comprendre n'est pas une garantie de bon sens ; durant le régime de Vichy la quasi-totalité du corps préfectoral a suivi Pétain, sauf Jean Moulin, qui fut l'alibi derrière qui tous se rangèrent à la libération. Et puis pour mémoire, il y eut aussi des intellectuels brillants durant l'occupation comme Brasillach, ou Claude Jamet dont le fils Dominique traîne encore la honte aujourd'hui.

21 octobre 2007

Que certains ont osé nié ou se sont efforcés d'occulter les crimes dont ils avaient connaissance, que d'autres ont tenté de les justifier et que le plus grand nombre s'est contenté de se taire en détournant pudiquement le regard... A tous ceux-là on est tenté de poser la question qu'en 1945 un procureur chargé de l'épuration lançait à Robert Brasillach (qui fut exécuté pour ses écrits antisémites et collaborationnistes) : "de combien de crimes serez-vous le responsable intellectuel ?" » .

Léon Ouaknine, 14 décembre 2009

Et pourquoi Maxime ne fait-il pas un plan serré sur cet autre, le grand, resté debout celui-là, tout là-bas, encore plus loin, tenant la main du petit Guy Môquet, et qui pleure en désignant tous les pleutres allongés là devant l'obscurantisme méprisant, grandissant, envahissant ? En les désignant, même, un par un, et en prononçant leur nom à chacun. Maxime ne nous donne pas le son mais on peut très bien les retrouver, ces noms, en suivant le mouvement des lèvres du général, livide, écoeuré, abattu, qui doit s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber - qui aurait cru ça de lui, 70 ans plus tard ? - On peut lentement reconstituer, sur ses lèvres : Déat, Doriot, Henriot, Brasillach, Drieu La Rochelle, Céline...

Pierre Régnier, 21 juin 2010

« J'attends sans impatience le moment de comparaître devant des juges à qui je dénie tout droit à me juger, et d'ailleurs à juger qui que soit, fut-ce le plus simple escarpe. Ces gens sont déshonorés à tout jamais. » (16 novembre 1944)

Robert Brasillach à Noël Bayon
Correspondance, X, 598

« Ils s'assieront auprès de ceux qui ont tiré dans les tranchées
 Et puis qui ont dit « non » un jour, fatigués des années d'horreur,
 Des soldats tués pour l'exemple et des décimés par erreur,
 Et près des durs, des militants de toutes les causes gâchées,
 De ceux qui tombent en hiver sous les balles des fusilleurs,
 De ceux qu'enferment aux cachots les polices des empereurs,
 Et des jeunesses de partout, par leurs chefs en fuite lâchés. »

Ces vers de Robert Brasillach distillent l'essence la plus pure de la tragédie. Et ce n'est pas parce que Brasillach ne figure pas sur la liste officielle des poètes maudits établie par les laquais de la littérature qu'il n'est pas leur prince. Au contraire, c'est le silence de tous ces médiocres qui l'intronise. Ils peuvent, les valets et les juges, « *Sous leurs képis de militaire ou leurs robes couleur de sang* » décider du sort des poètes, reste que « *Les colonels de nos falots, les procureurs dont le dos tremble / les évêques qui face au ciel ont jugé comme bon leur semble* » n'ont aucun pouvoir en royaume de poésie. Ils restent devant des portes qu'ils ne franchiront pas, très loin de ces îles où jamais ils n'aborderont. Avouez aussi qu'il aurait été dommage de ne pas publier cette strophe prémonitoire du *Jugement des Juges* puisque le poème est daté du 13 janvier et que son auteur tombera quelques jours plus tard, le 6 février 1945, « *sous les balles des fusilleurs* ». Nous avons peut-être donné beaucoup de place à Brasillach, mais à tout seigneur tout honneur.

Un véritable poète, comme nous le confirmera par la suite, ne saurait toutefois se contenter de mots. Le commandant Demessine a bien illustré cette race d'hommes mais il en est un autre qui, s'il fut pas moins un fin poète : le flamboyant Léon Degrelle.

Nos lecteurs internautes découvriront ou redécouvriront l'épopée de sa vie en tapant son nom sur Google. Ils verront, en particulier, deux vidéos de plus d'une heure chacune. Dans la première, Degrelle nous parle de ses jeunes années empreintes de rigueur, et puis, encore étudiant, de son entrée dans le journalisme et le combat des idées qui le mènera à l'engagement politique et au mouvement Rex dont il sera le chef, un chef payant toujours de sa personne et ne reculant pas devant les coups à prendre. La seconde vidéo est consacrée aux années de guerre. La lutte anticommuniste qu'il a toujours menée l'entraînera à s'engager dans la Légion Wallonie qui ira combattre sur le front de l'Est. Là, sa conduite au feu l'amènera rapidement à en prendre le commandement. Les actions héroïques se succèdent et lui vaudront les plus hautes distinctions allemandes décernées par le Führer lui-même. Pour beaucoup, par sa prestance et sa vaillance, il est l'incarnation de Siegfried.

Mais si nous parlons de Léon Degrelle ici, c'est surtout pour saluer le poète, même si, doté d'une plume rapide et sûre, il se montra aussi bon historien. Inspiré par les muses, il écrivit plusieurs plaquettes de poèmes. La première était intitulée : *Mon pays mon fait mal*. Il sera le premier à utiliser cette image poétique plus tard reprise par Brasillach et non l'inverse, comme on aurait tendance à croire. Une autre de ses plaquettes eut pour titre : *Prière à Notre Dame de la Sagesse*. D'autres encore s'intituleront : « *La Chanson ardennaise* » ou « *L'Ombre des soirs* ». Mais ce sont, il faut bien le dire, des œuvres de jeunesse qui traduisent bien les troubles de l'adolescence.

Les années de guerre ne lui laisseront pas le temps de se consacrer à la poésie. Fin avril 1945, quand l'issue d'un combat inégal ne laisse pas de doute, un avion l'amènera de Norvège en Espagne. A court de carburant, l'appareil se posa en catastrophe sur la plage de San Sebastian. « Le Général » sortira de cet atterrissage de fortune avec de nombreuses fractures qui lui vaudront une année d'hospitalisation. Pendant ce repos forcé, il fera la découverte des poèmes de sainte Thérèse d'Avila qu'il traduira dans une plaquette : « *je te salue, ô belle mort* ».

Cette face moins connue de la biographie de Léon Degrelle doit tout au poète belge Jean-Pierre Hamblenne que nous remercions ici. Il édite aussi la revue poétique : *Altair* (BP 19, B-1420 Braine l'Alleud, Belgique). Ceux d'entre nous que la poésie ne laisse pas indifférents pourront s'abonner à cette revue trimestrielle pour 10 € par an.

Degrelle nous a conduit en Belgique et là, force est de constater que nous ne nous attendions pas à rencontrer une telle richesse littéraire. Nous pensions, naïvement, que notre pays avait été le témoin principal des horreurs de la libération et de l'épuration. Quelle erreur ! Et qui nous conduira sans doute à revenir sur ce qui se passa chez nos voisins à l'arrivée des troupes anglo-américaines.

Aujourd'hui, c'est un poète majeur doublé d'un pamphlétaire, polémiste et critique littéraire exceptionnel que nous nous efforçons de mettre en lumière : Robert Poulet. Mais cette introduction flatteuse est encore bien en dessous de la réalité, car nous avons là un homme complet et non un littéraire de salon. Né à Liège en 1893, il s'engage, après une jeunesse aventureuse, dans les Corps Francs au cours de la Première Guerre mondiale. Ensuite, et tour à tour, il sera paysan, puis scénariste pour le cinéma, avant de publier vers la quarantaine, un roman, *Handji*, qui consacra son talent d'écrivain. Un parcours intellectuel complexe l'a conduit du dadaïsme au rigorisme catholique mais il a aussi tâté de l'idéologie fasciste et de l'anarchisme de droite.

Pendant la Deuxième Guerre, Poulet fonda dans son pays un quotidien, *Le Nouveau Journal*, où il militait pour une politique de collaboration conditionnelle (était-ce possible ?) avec l'Allemagne, tout en soutenant le roi Léopold III, ce qui lui valut d'être arrêté et condamné à mort en 1945.

Dans l'Avant-Propos de son *Journal d'un condamné à mort* qu'il publiera en 1948 et qui est d'une densité dramatique saisissante, nous lisons ceci : « *Condamné à mort le 3 octobre 1945, mon pourvoi en cassation fut rejeté le 5 novembre et je fus transféré onze jours plus tard au quartier des « morts vivants » en instance d'exécution capitale. Jusqu'à ce moment, aucun condamné n'avait encore été gracié. Beaucoup avaient été exécutés. De temps en temps, un pas se faisait entendre dans les couloirs, peu après la tombée de la nuit. C'était des magistrats et fonctionnaires qui venaient avertir l'un des garçons, mes compagnons de malheur, qu'il serait fusillé le lendemain à l'aube. Alors un grand silence s'établissait dans l'immense édifice où la nouvelle s'était répandue avec la rapidité de la foudre parmi les milliers d'hommes qui y étaient entassés. Tous les soirs, les oreilles se tendaient, épiant les pas reconnaissables entre tous des messagers de la mort ».*

Ce *Journal* est composé de réflexions philosophiques et de poèmes qui sont tous écrits avec une extrême rigueur. Chaque mot est pesé, pas le moindre à-peu-près. L'influence de Maurras ?

*J'écris, et le soleil s'écarte, et sous la plume
L'échafaud resurgit, le bûcher se rallume,
Des soldats aux cous nus montent vers les charniers
Ô ma ferveur jongleuse, ô ma ruse acrobate,
Mon sang jette un reflet dans tous les cœurs qui battent,
Naît avec le premier, meurt avec le dernier.*

Et ici, en éclairs fulgurants :
...Autour des docteurs arpentant les grèves
le ciel se durcit, les nuages crèvent,
Des soleils hagards sortent de l'hiver...

Verlaine, sans nul doute, aurait aimé ces soleils hagards sortant de l'hiver. Poulet, le 15 juillet 1946, écrira le dernier poème de ce *Journal* :

*Pendant deux cent cinquante jours et deux cent cinquante nuits
J'ai donc attendu le funeste porteur de message.
Deux cent cinquante fois, j'ai prêté l'oreille à certains bruits,
J'ai interrogé certains regards, j'ai guetté certains passages ;*

*Mon cœur s'est entouré d'airain, mon âme a jeté son défi,
Deux cent cinquante fois... Eh bien, assez, cela suffit !
Allons, je chasse de mon esprit cette pensée grandiose et triste,
Le chant est achevé, le débat clos, le temps révolu.
Frappe-moi, spectre, si tu le veux encore, à l'improviste !
Mais tu ne m'intéresses plus.
Le poteau pourrit, les fusils se rouillent sous la pluie.
Le pathétique m'exaltait et me consternait : il m'ennuie...*

Gracié mais condamné à l'exil, Poulet s'établit à Paris où il retrouvera au sein des équipes de *Rivarol* et d'*Ecrits de Paris* d'autres grands maudits. Jusqu'à sa mort en octobre 1989, il ne cessa pratiquement pas d'écrire. De ses chroniques acerbes ou désabusées, nous avons retenu les traits suivants :

« Les trois principaux caractères de notre époque intellectuelle sont l'infantilisme, le fanatisme et le conformisme. Ils ne s'accordent pas avec le mouvement mais avec le pourrissement » Ou celui-ci : *« Il faut mépriser l'ensemble des hommes pour en estimer quelques-uns. »* Et encore : *« Si l'histoire a vraiment un sens, il est mauvais »*. et pour finir, ces deux dernières : *« Le pire n'est pas certain, estimait Claudel. Non, mais maintenant il est probable »* et *« la société toute entière sera conforme à sa devise : liberté, égalité, vulgarité »*.

D'autres poètes et poétesses connurent les geôles de Fresnes à la fin de la guerre. A ce titre, ils participèrent également à l'édification de cette édifice poétique qui est connu sous le nom : « Les poèmes de Fresnes ».

Pierre Virondeau, alias Jacques Berthaud, hésita longtemps entre deux appels : celui de la marine ou l'entrée dans les ordres. Démobilisé en 1940, il est recruté au « Radio Journal » où il se lie d'amitié avec Jean-Hérol Paquis et Jean Luchaire. Son style fut marqué par Céline mais Paraz et Genet semblent l'avoir influencé aussi. Arrêté à la Libération, il fut condamné à la perpétuité le 21 février 1946 mais, libéré quelques années plus tard, il reprendra en province sa plume de journaliste avant un fatal accident de voiture survenu en 1971. Et comment oublier le monarchiste Louis Truc, fils de Gonzague, et sous le pseudo de Sacher Basoche, longtemps titulaire de la rubrique judiciaire de *Rivarol* ? Sous le nom d'Ange Pitou, il signa une attachante *ballade de la geôle de Fresnes* où il avait séjourné bien malgré lui.

Chez les poétesses, deux sœurs, Marguerite Fizet, enseignante, et Augusta, artiste lyrique, connurent Fresnes à cette époque. Elles furent condamnées respectivement le 18 décembre 1946 à 5 et 15 ans de travaux forcés. Toutes deux furent marquées par la fin tragique de Fernand de Brinon, fusillé pendant leur séjour à Fresnes et à qui elles dédièrent de naïfs poèmes d'hommage ; l'émotion compensant la rigueur littéraire parfois défaillante.

Il est une autre poétesse pour qui J.P. Hamblenne vient de rééditer une plaquette, *Solitudes*, dans la collection : Les poètes à Fresnes autour de Robert Brasillach. Il s'agit de Suzy Verneuil et, malheureusement, nous ne connaissons rien de sa vie. Dans des poèmes, parfois d'inspiration saphique, et toujours de grande qualité, elle nous décrit la vie carcérale de ce temps :

*Le long fourgon lugubre approche,
Il sort de la cour lentement,
L'instant est lourd, la mort est proche,
Mais les martyrs s'en vont gaiement.
Quand vous dormirez, camarades,
Ce soir dans l'humide fossé,
Si la terre vous semble fade
L'air, du moins, sera encensé.*

On a beau tenter d'établir la liste la plus complète possible et en m'omettant aucun poète, qui sont, comme nous en avertissait déjà Homère, « gens irascibles », on oublie toujours quelqu'un. Que Charles Maurras veuille bien nous excuser ici. En un temps où la

poésie était beaucoup plus appréciée et pratiquée qu'aujourd'hui, il eut l'occasion de démontrer sa maîtrise. « *Les quatre poèmes d'Eurycide* » publiés en 1937, témoignent en ce sens. Ici, nul à-peu-près, rien qui ne soit à sa juste place et qui n'ait la plus précise des significations. De l'ouvrage de ciseleur. Dans sa jeunesse, en Provence, il avait fondé un groupe de poètes écrivant en provençal, « *Les félibres* » et le félibrige reste toujours un mouvement littéraire important dans notre pays de langue d'oc.

Comme beaucoup d'autres qui avaient cru de leur devoir de patriotes de se serrer autour du Maréchal, et bien qu'étant un germanophobe avéré, il fut condamné à perpétuité pour « intelligence avec l'ennemi ! » Et, comme le Maréchal, il ne fut libéré, sur grâce médicale, que peu de temps avant sa mort survenue le 16 novembre 1952.

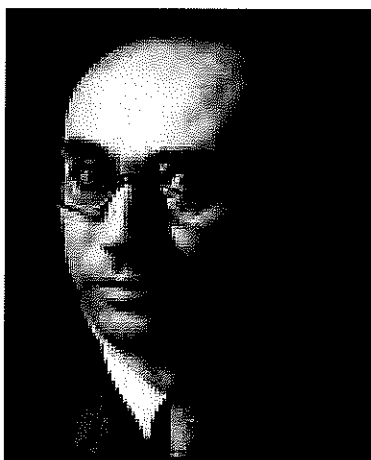
D'autres plumes, très célèbres à l'époque comme Lucien Rebatet, l'auteur des *Décombres*, le plus grand succès de librairie des années d'Occupation, et Pierre-Antoine Cousteau – dont les écrits de polémiste n'ont pas pris une ride aujourd'hui – connurent aussi les fers des condamnés à mort, avant d'être graciés par Vincent Auriol. De la prison de Clairvaux (janvier à décembre 1950), ils nous donnèrent un savoureux *dialogue de « vaincus »* que l'on peut toujours se procurer auprès d'Akribeïa (45/3 route de Vourles, 69320 Saint-Genies-Laval. Satisfaction garantie pour 18 €). P.A.C. écrivit aussi, préfacé par son vieux compagnon Rebatet, un autre recueil de souvenirs de cette époque : « *En ce temps-là* », également disponible chez Akribeïa. Quel style ! Et qui fuse dans toutes les directions ! Il nous rapporte le mot de Georges Suarez, écrivain et journaliste, directeur du quotidien *Aujourd'hui* pendant l'Occupation et qui fut le premier journaliste fusillé. Devant le peloton d'exécution, il avait refusé le bandeau sur les yeux : *Ah, non ! Je veux voir « ça » jusqu'au bout !*

Voilà, chers amis. On m'objectera peut-être que parmi les derniers gens de lettres cités, taulards ou martyrs, tous n'étaient pas officiellement des poètes reconnus. Mais toujours d'après Homère, il n'est pas nécessaire de rimailler pour cela. Et puis, poète ou non, qui peut le dire ? En témoignant ces mots qu'on retrouvera gravés sur les murs de la cellule occupée par le journaliste Algarron, de *Je suis Partout*, dans le quartier des condamnés à mort de Fresnes où il fut emprisonné puis gracié en même temps que P.A. Cousteau et Rebatet :

*Dans le bonheur, les années passent comme des minutes,
Mais la souffrance semble tissée avec du fil d'éternité...*

Finalement, cela ne nous gêne pas outre mesure que les nôtres ne figurent pas sur les listes officielles des poètes maudits : la chose à l'avantage de nous éviter des fréquentations moins glorieuses. Oui, c'est sans doute même beaucoup mieux ainsi.

Léon Arnoux
Ecrits de Paris n°732, juin 2010



MINES DE RIEN ou *Les grandes mystifications du demi-siècle*.

Pierre-Antoine Cousteau, préface de Lucien Rebatet, postface de Louis Védrières, éd. Déterna 2004.

Plaisanteries de potaches ? Peut-être, mais montées avec talent, elles soulignent que la liberté, dont le rire est le meilleur ambassadeur, a largement cédé du terrain devant les nouveaux censeurs. A Genève dans les années trente, les Petits Fils de Töpffer - en fait quelques Lascars d'Oltramare menés par Noël Fontanet - avaient notamment tourné en dérision la gauche de Léon Nicole à travers des canulars restés gravés dans les annales de la cité de Calvin ; le Négus en fit également les frais. Alors que l'Empereur d'Ethiopie était attendu pour venir plaider sa cause devant la SDN contre « l'odieuse agression mussolinienne », on fit croire que l'heure de son arrivée était avancée. Savamment grimé en faux Négus, un P'tit fils de Töpff fut ainsi accueilli en grandes pompes par le Conseil d'Etat de Nicoléon ainsi que de nombreux curieux, et promené par un complice à travers les rues de la ville. Quant au Négus, qui se présenta à l'heure initialement prévue, il dut se retrouver bien seul, face au fascisme.

C'est à des mystifications dont l'esprit nous rappelle cette affaire que nous convie PAC : Edouard Herriot promu au grade de colonel de l'Armée Rouge ; Hégésippe Simon, éducateur de la démocratie, qui naquit de l'imagination fertile de joyeux troubleçons ; l'oppression dénoncée des Terre-neuvas et des Guatémaliens par Roosevelt ; les « anars » de Bruxelles ; l'invisible Marquis de Canada Hermosa ou encore la légende du mauvais œil du comte Ciano fomentée par l'équipe, certes un peu divisée, de *Je suis partout*. Brasillach a raconté dans *Notre Avant-Guerre* un épilogue peu connu de l'affaire poldève ; ou comment, aidé de Georges Blond et quelques complices, il convainquit Peppo, un condisciple albanais de Normale Sup, que le valeureux petit peuple était bien réel et que l'AF avait seulement voulu le déconsidérer pour son attachement à la démocratie. Feu notre ARB Louis Védrières signe une postface qui parle de sa rencontre avec Cousteau et évoque longuement Brasillach, qui avait alors déjà quitté l'équipe de *JSP*, considéré comme bien meilleur écrivain que journaliste ; il laisse ce talent à PAC et Rebatet. Ainsi, Brasillach devait « *forcer son talent, et d'une façon souvent maladroit qui devait causer sa perte* ».

Tintin et Brasillach au pays des Poldèves

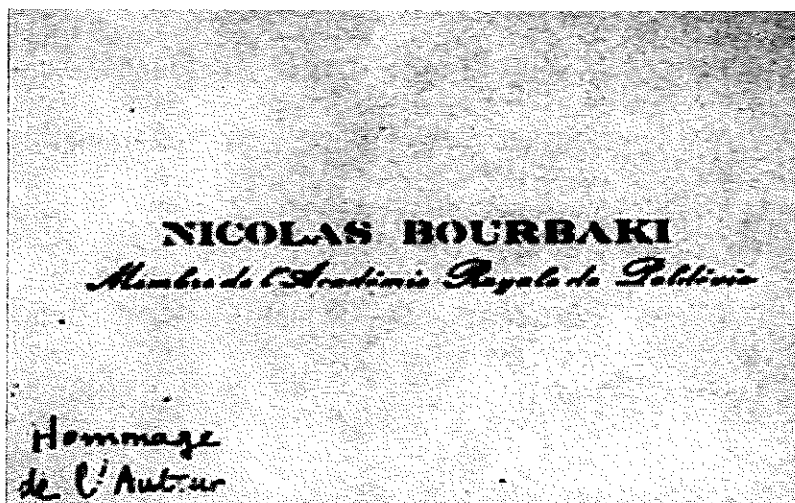
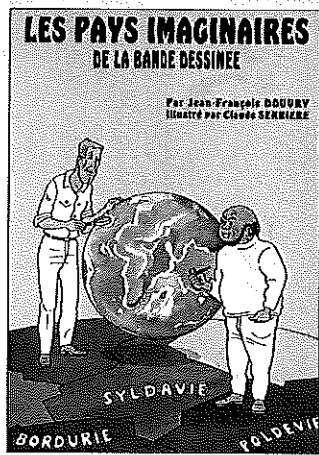
Les Poldèves sont les habitants de la Poldévie, monarchie autoritaire située dans les Balkans, dont la capitale est Charchella. Même si le drapeau poldève est inconnu, les armoiries sont les suivantes : « de sable à l'orle de huit larmes d'argent ». Le drapeau poldève devrait alors ressembler au drapeau estonien ou géorgien. Ils furent mis en scène dans un canular fameux datant de 1929 monté par le quotidien monarchiste *l'Action Française* et visant à tourner en ridicule des élus de gauche anticléricaux. Le 18 mars, Alain Mellet envoyait une missive signée Lyncezi Stantoff (ajout du suffixe slave off au mot inexistant) et Lamidaëff (lire l'Ami d'A.F) à des parlementaires ayant voté contre les congrégations missionnaires et pleurant sur le sort des Poldèves opprimés par une monarchie cléricale et devant l'aide de la France de 1793. Quatre de ces députés, MM. Planche, Boutet, Chouffet et Cazals, tombèrent dans le piège. Une seconde lettre du 4 avril ramena 5 nouvelles proies. Au total, ce furent 11 lettres qui constituèrent la farce poldève. Un anticlérical ami d'enfance de Mellet vient le trouver pour lui faire des reproches, non pas sur le canular, mais de ne pas l'avoir consulté car il lui aurait fourni les noms de 15 députés anticléricaux qu'il jugeait suffisamment incultes pour mordre à l'hameçon.

Les Poldèves eurent donc une seconde jeunesse avec Robert Brasillach dans *Notre Avant-guerre*, mais pas seulement. Ils eurent comme gloire nationale le mathématicien Nicolas Bourbaki, aussi imaginaire que son pays natal et Marcel Déat les évoqua dans son célèbre éditorial *Mourir pour Danzig* où il se refusait à voir les fils de France « mourir pour les Poldèves », allusion aux peuplades improbables peuplant l'Europe orientale, notamment les Cachoubes, slaves germanisés de la côte balte considérés comme Allemands à Berlin et Polonais à Varsovie. Notons – hasard ? – que si le noir et le blanc sont les couleurs de la Poldévie, celles du pays Cachoube sont le noir et le jaune.

Ce fut Hergé qui donna à la Poldévie son statut international. Dans le *Petit Vingtième* – version

outré-Québécois de l'Action Française où Hergé partageait la vedette avec Léon Degrelle – aussi « maudit » dans son pays que Brasillach en France – il fit apparaître dans l'album *Le Lotus Bleu* un consul de Poldévie issu directement du canular de Mellet qu'il avait apprécié. Ce consul poldève à la barbe fournie et aux lunettes noires sera malmené dans la fumerie d'opium ayant donné son nom à l'album par les hommes de main de Mitsuhirato l'ayant pris pour le célèbre journaliste belge. Quand la plume unit les Poldèves de Brasillach à « Tintin » Degrelle...

Notons que, à l'ère de l'information de masse, les députés ne sont pas plus cultivés aujourd'hui qu'hier... Dans les années 1990, des farceurs avaient réussi à faire prendre officiellement position – devant les caméras de télévision – à quatre parlementaires américains tant Démocrates que Républicains contre « la purification ethnique frappant la Freedonie ». Aucun de ces estimables parlementaires ayant entre leurs mains la législation de la première puissance économique, militaire, nucléaire et culturelle mondiale n'a eu à l'esprit que cette Freedonie n'avait qu'une existence cinématographique, puisque tirée du film des Marx Brothers *La Soupe au canard*...



14, BOND-POINT DES
CH.-ELYSEES, PARIS
REDACTION ADMINISTRATION
21, Boulevard Montmartre
TEL. 1110, 09-41 et 09-42,
Rédaction de nuit : PRO. 23-33

LE FIGARO

1 fr. 50

Le Gaulois

MERCREDI 7 FEVRIER 1945
N° 148 118^e ANNEE

DIRECTEUR : Pierre BRISSON

Le gens qui ne veulent rien faire de rien
L'a avancent à riez et ne sont bons à rien.
BEAUMARCHAIS.

Le jugement de l'Histoire

par François MAURIAC

QUAND il s'agit de littérature ou de musique, nous n'avons aucune raison d'espérer que la postérité en jugera mieux que les contemporains. Dans un siècle, les raisons qui nous interdisent l'accès d'une œuvre sublime risquent de jouer encore et « La Veuve Joyeuse » continuera d'enchanter les foules futures. Il en va tout autrement de la politique. Ici, le temps agit dans le sens de la vérité parce qu'il dissipe la fumée des batailles partisans : la poussière du combat retombe, les passions s'apaisent, les faits restent.

Les débats qui nous irritent aujourd'hui (comme celui que soulève la légalité du gouvernement de Vichy)

Le jugement de l'Histoire

par François MAURIAC

QUAND il s'agit de littérature ou de musique, nous n'avons aucune raison d'espérer que la postérité en jugera mieux que les contemporains. Dans un siècle, les raisons qui nous interdisent l'accès d'une œuvre sublime risquent de jouer encore et « La Veuve Joyeuse » continuera d'enchanter les foules futures. Il en va tout autrement de la politique. Ici, le temps agit dans le sens de la vérité parce qu'il dissipe la fumée des batailles partisans : la poussière du combat retombe, les passions s'apaisent, les faits restent.

Les débats qui nous irritent aujourd'hui (comme celui que soulève la légalité du gouvernement de Vichy) seront tranchés dans un temps où il n'existera plus, en France, de résistants ni de collaborateurs, où ces deux mots seront vidés du sens que nous leur donnons. Des gens calmes et sans passion, dont l'intérêt personnel n'inclinera plus le jugement, se rendront à ce qui alors leur semblera l'évidence. Aussi ai-je toujours cru que ce serait le plus sûr moyen de ne pas offenser la justice que d'essayer de prévoir, en toute occasion, ce qu'en pensent les hommes qui viendront après nous.

Des chefs politiques gouvernement au jour le jour et sont souvent dépourvus de cette sorte d'imagination grâce à laquelle certains autres, d'une plus grande espèce, ne s'interrompent jamais d'agir sous le regard de l'Histoire. Napoléon, dans les moindres actes de sa vie publique, pensait à nous qui le jugeons aujourd'hui. Il n'en a pas moins commis des fautes graves, des crimes, selon la morale ordinaire. C'est qu'à l'abri de la raison d'Etat, les esprits de sa race affrontent sans peur le jugement de l'Histoire et même, quand ils ont la Foi, le jugement de la Justice infinie. Je pense à ce geste de Richelieu mourant, prenant l'hostie consacrée entre ses mains tremblantes et défiant son Dieu de le condamner.

D'ailleurs, la raison d'Etat, cette nécessité, ne heurte pas toujours de front la justice. Il existe même une certaine justice qui est la servante de la raison d'Etat et dont les vertus propres sont la rigueur et l'inflexibilité. Les ennemis de Richelieu étaient tous des coupables : la plupart avaient trahi. D'où vient que devant l'Histoire ils fassent figure de victimes ? C'est que ce que nous appelons l'Histoire ne reflète pas seulement les ruses et les pensées des hommes politiques, mais aussi les sentiments confus des hommes humains, si j'ose dire, de ceux qui ne raisonnent pas mais qui, dans un monde voué au meurtre, où le meurtre est l'accident le plus quotidien, le plus banal, gardent leur foi obstinée en la valeur d'une seule vie et s'attachent follement à une créature éphémère parce qu'ils savent qu'elle est irremplaçable.

François MAURIAC,
de l'Académie française.

4.000 déportés français

Archive :
Le Figaro
7 février 1945

Ausud-est de Breslau L'ARMÉE KONIEV établit une tête de pont de 80 km. de large sur l'Oder

Berlin annonce que l'Oder est franchi en trois points à l'est de Berlin

L'Armée française est entrée à Munster et interdit l'accès du pont de Neuf-Brisach

DIEN que les avances sovié-

tiennes ont été confirmées, le commandement soviétique sera très probablement synchronisé avec la grande offensive alliée à l'Ouest, offensive dont les opérations actuelles, alignement du front des Ardennes sur la ligne de la Roer et de l'Oder, liquidation du saillant de Colmar, constituent des préliminaires.

Moscou est très discret sur les opérations. Berlin, à revanche, donne de nombreux détails, et reconnaît importants succès sovié-

tiens.

On est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

un soldat, brusqué. C'est un

seul, — et on est prêt de ne le mot d'ordre qu'avaient décernés. Il a été scrupuleusement tenu entre nos mains, on nous devions arriver, parcellés à de grosses territorialités. Elles devaient nous être les premiers éléments de

tiens. On sait, il est vrai, que la radio russe nous a invités à accueillir avec défiance les indications de source allemande concernant des points atteints par les colonnes soviétiques, indications qui peuvent, dans certains cas, être exagérées. Regrettons donc, une fois encore, que certains de nos confrères donnent la vedette à des informations de source ennemie présentées comme certaines, alors qu'elles n'ont pas encore reçu confirmation du côté de nos Alliés. Notons en particulier que si plusieurs dépêches ont confirmé, hier, l'établissement, par l'armée Joukov, de têtes de pont sur l'Oder, face à Berlin, ces dépêches sont exclusivement de source allemande, et n'ont reçu aucune confirmation à Moscou.

Jacques Darcy.

(Suite page 2, col. 3, 4, 5 et 6)

Si six mille cinq cent trente-cinq avions ont été construits aux Etats-Unis au cours du mois de janvier.

Le quartier de Tempelhof a été durement endommagé et la route conduisant à l'aéroport est bloquée par les débris. Les aérodromes de Humboldt et de Staken, terrains militaires dans les faubourgs, sont inutilisés à la place de Tempelhof. Quinze à vingt mille réfugiés allemands ont été tués au cours de ce raid.

« Radio-Berlin » ne passe plus de bulletins d'informations

Frontière allemande, 6 fév. — « Radio-Berlin » n'a émis aucune nouvelle, ce matin, après neuf heures, et midi. Il s'est borné à émettre quelques communications sur les aéroports allemands.

La population allemande est terrorisée par les obusiers qui font tomber dans les forêts et les maisons pour se procurer du bois à brûler, ce dont ils ont besoin pour subsister.

Les arrestations et l'épuration

M. Jacques Grétilat, du théâtre de l'Odéon, était cité, hier, devant la Chambre civile chargée d'examiner les cas d'indignité nationale. On lui reprochait d'avoir pris part, de 1940 à 1941, à des émissions de Radio-Paris, mais en raison de son activité dans la Résistance, il a été acquitté.

La Cour de Justice de Paris a prononcé, hier, les peines suivantes : les travaux forcés à perpétuité à Berthe Gallie, qui dénonça une de ses voisines ; 15 ans de travaux forcés à Amar Ilouli, qui s'engagea dans les Waffen-SS ; 7 ans de réclusion à Nicolas Baier, interprète dans la Wehrmacht et l'organisateur Todt.

Le colonel Gérard, qui avait signé un contrat d'ingénieur dans l'organisation Todt, a été incarcéré à la prison de Fresnes.

Charles Livret, chef de la propagande de la Milice dans le Var, qui collaborait aux Nouveaux Temps et fit des conférences politiques à Toulon,

Saint-Raphaël et Dragulignan, a été écroué à Fresnes.

Les Cours de Justice de la Seine ont eu à connaître 1.901 affaires au cours du mois de janvier 1945.

Elles ont prononcé 133 condamnations à mort, 49 condamnations aux travaux forcés à perpétuité, 402 condamnations aux travaux forcés à temps (5 à 20 ans), 95 condamnations à la réclusion et 960 condamnations à l'emprisonnement.

Au 31 janvier 1945 le total des affaires jugées par les cours de Justice s'élève à 5.845 et le chiffre total des condamnations à mort au cours de la même période à 471.

Robert Brasillach a été fusillé

Robert Brasillach, rédacteur en chef de *Je suis partout*, condamné à mort par la Cour de Justice de Paris, a été fusillé hier matin à 9 h. 40, au fort de Montrouge. Il est mort courageusement.

Mise au point

M. Charles Quart, directeur de la Liquidation des Pensions, dont on a annoncé la révocation, nous prie de dire qu'il a été mis à la retraite d'office, à dater du 10 février.

Le pont de Fertus, sur la Durance, a été reconstruit en deux mois par une équipe de volontaires. Des engins de chantier légers peuvent franchir la rivière.

NOUVELLES RELIGIEUSES

A la Salle Pleyel, samedi 10 février, à 17 h. 30, les pasteurs Marc Boegner, Pierre Maury et Roland de Furey parleront de l'Actualité de Jésus-Christ.